

QUATRIÈME ANNÉE



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

MARINI (R. P.).....	<i>La mort de Sampiero</i>	1
COURTILLIER (Gaston)....	<i>Histoire de l'Isle de Corse par Pommeroul. (suite)</i>	8
MORATI-GENTILE (F. de)...	<i>Corsica Regum mater</i>	12
FORSYTH MAJOR (Docteur)..	<i>Le Pinzu a Berghine (vignettes)</i>	14
QUENZA (Jean de).....	<i>Anton Padovano de Casanova</i>	18
VILLAT (Louis).....	<i>Proverbj, Massime e Detti Corsi par P. Rocca</i>	21
NATALI (J.-B.).....	<i>Les jours prêtés (fin)</i>	25
CLAVEL (A.).....	<i>L'építaphe d'Ottavi</i>	30

La Corse moderne. — Le mausolée de Calvi (gravure) ; La Société des Sciences ; Nouvel almanach Corse ; Autour de l'église d'Asco ; A lingua Còrsa ; Partitu Còrsu d'azione ; L'Artigiano ; La Corse par la route ; L'agenda du P. L. M. ; Prestitacci et Vaqueirieu ; Ercole Macone ; Questions et réponses Corses ; les bons hôtels corses ; ouvrages sur la Corse ; etc..... p. I à VIII.



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

Faire connaître la Corse, c'est la faire aimer.

La Revue de la Corse, dont la quatrième année atteste la persévérance, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre régionaliste désintéressée et publiée sans but lucratif. Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication *unique*, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

(Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement). L'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Collection de la première année avec titres, tables et couverture forte spéciale (sans le n° 2 épuisé) 6 fr.
 Collection de la deuxième année (sans le n° 7 épuisé) 8 fr.
 Première année complète, brochée avec les tables... franco. 20 fr.
 Deuxième année complète, brochée avec les tables... franco. 25 fr.
 (Il ne reste que quelques ex. de ces deux années complètes)
 Troisième année complète, brochée avec les tables... franco. 10 fr.
 La collection des trois premières années complètes... franco. 50 fr.

Aucun envoi contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux, Paris, 211, 44, par mandat, avec talon pour la correspondance (Seuls frais 0,15 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste est augmenté de un franc pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. AMBROSI-R. (Ambroise)**, Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.
ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'École Normale Supérieure ; Agrégé de l'Université. Directeur de l'Annuaire *Corsu*.
BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.
BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
CHUQUET (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'Ouvrages sur la Corse.
DE MARI (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.
FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
FORSYTH MAJOR (Docteur G. I.) Membre de la Société Royale de Londres.
GRAZIANI (Paul), Élève dipl. de l'École des Chartes ; Archiviste de la Corse.
R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
MARCAGGI (J.-B.), historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
MAURY (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
NATALI (J. B.), Auteur de Nos Géorgiques et autres ouvrages sur la Corse.
PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
POLI (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.
SANTELLI (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.
 Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

LA MORT DE SAMPIERO (1)

Sampiero allait trouver, dans le delà des Monts, une série d'embûches et terminer sa carrière par une mort tragique.

Sauf Ajaccio et Bonifacio, le delà lui obéissait tout entier. Situé à l'extrémité, Bonifacio pouvait être négligé ; mais Ajaccio, situé au centre, était comme une épine en pleine chair. Une forte garnison, de fortes murailles, sa situation même sur une langue de terre que la mer entourait presque entièrement, le rendaient imprenable. Ce n'était pas assez. Le capitaine Raffé Giustiniani, par ses sorties fréquentes, répandait la désolation tout autour. Il allait avec ses cavaliers, empêchant les semailles, détruisant les récoltes, faisant prisonniers les malheureux qu'il rencontrait sur son chemin. N'ayant pas de cavalerie à lui opposer, on avait dû lui abandonner le pays jusqu'au pont de Peri et jusqu'au col St-Georges. Les « montagnes » ne pouvaient, par suite, cultiver les plages, et se trouvaient privées du meilleur de leur subsistance. La misère et l'insécurité engendraient les murmures, et diminuaient d'autant l'obéissance.

Les premiers à se plaindre furent les habitants de Bastelica. « Nous avons trop souffert, disaient-ils, il faut que cela change. » Ils étaient portés à secouer le joug par le capitaine Gasparino qui, revenu en Corse, aspirait à venger la mort de son fils. Il était secrètement entré en relations avec capitaine Raffé, lui avait promis de « fare un fatto », et non content de cela, venait d'envoyer à Gênes deux émissaires, Roch et Pascal, chargés de présenter au Sénat ses offres de service et de proposer la soumission de la communauté (27 avril). — Le même navire portait à Gênes Michel-Ange d'Ornano ; nous saurons bientôt dans quel but.

Pour remédier à cette situation il n'y avait qu'un moyen : s'emparer d'Ajaccio. Mais comment ? Sampiero n'avait ni canons pour battre les murailles, ni troupe réglée pour monter

(1). Cet article termine la série de ceux que le R. P. Marini a écrits dans la *Revue de la Corse* sous le titre de *SAMPIERO EN CORSE* et dont le précédent a paru dans le N° 16 de la troisième année.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs l'émouvant récit de cet événement capital qui changea les destinées de la Corse. Écrit pour la première fois d'après les documents originaux, il présente une version nouvelle où le rôle de chacun est établi avec une sobre précision qui en fait une page importante et définitive de l'histoire de la Corse. (N. d. L. D.)

à l'assaut. Il avait bien trouvé dans la garnison des soldats disposés à lui livrer la ville ; mais une femme irritée contre son gendre, qui était l'un des conjurés, dénonça le complot et fit tout avorter. A défaut de la réalité, il fallait entretenir l'espérance. Antonpadovano, arrivé de France avec sept mille écus, annonçait que la flotte française allait venir : c'était une pure invention ; et sous prétexte de hâter sa venue, repartait quelques jours après. La nouvelle répandue dans le pays, ranima toutes les espérances. Sous les canons de la flotte, la ville génoise ne pouvait manquer de succomber. *Tutti stanno nella perfida opinione*, écrivait le commissaire de Bonifacio (4 juin).

Naturellement, Sampiero s'apprêtait à donner la main à la flotte, et venait avec sept cents hommes camper à quatre milles d'Ajaccio. La garnison ne bougeait pas, capitaine Raffé se tenait coi, et les populations pendant ce temps mettaient la récolte en sûreté : c'était l'essentiel. Mais la flotte ne paraissait pas. Seul un navire génois arriva au port. Roch et Pascal qui se trouvaient à bord, en descendirent et se glissèrent jusqu'à Bastelica. Ils apportaient à Gasparino une réponse favorable, et déclaraient aux habitants que le Sénat pardonnerait de bon cœur à ceux qui feraient leur soumission. La nouvelle fit grande impression dans le pays et aux alentours. L'amour de la paix faisait pencher chacun du côté des Génois. *Tutti li populi stanno sospesi* (1). On attendait que Bastelica se déclarât pour en faire autant. Mais Sampiero était accouru. Qui donc oserait, lui présent, dans son pays natal, parler de soumission aux Génois ?

Le dimanche 21 juillet, il fit entrer à l'église onze des notables et s'y enferma avec eux. Il leur parla avec bonhomie, promettant que la flotte serait en Corse avant la fin d'août, et demandant en retour qu'on lui fit crédit jusque-là. Il lui fallait passer dans le deçà des monts, il voulait s'assurer de la fidélité de ses compatriotes pendant son absence. Les onze refusèrent. Laissant alors éclater sa colère, il fit ouvrir les portes de l'église, et se présentant à la foule massée sur la place, il intima la veduta pour le surlendemain. « Je veux que les bergers y assistent », ajouta-t-il. Les bergers y assistèrent ; et le peuple tout entier rejeta le pardon que lui offrait la République et promettait de combattre jusqu'à la mort. La manœuvre de Gasparino était déjouée, et chose plus digne de remarque, Gasparino lui-même, entraîné par l'enthousiasme populaire, ou subjugué par le héros (2), ou cédant à son affection pour

(1) Lettre du commissaire de Bonifacio.

(2) Sampiero avait déjà cherché à le gagner. « Sampiero ha mandato a comandare il capitano Gasparino, il quale é andato a presentarsi. » Salvago, 27 avril.

Alphonse qu'il connaissait dès l'âge le plus tendre, renonçait à sa vengeance.

Mais une autre mine venait d'éclater en Ornano, capable de bouleverser le pays et de mettre Sampiero en échec. Son neveu Giudice de Cognocoli qui commandait une compagnie de 50 hommes venait d'être tué. C'était le résultat du voyage de Michel-Ange à Gênes. Il avait proposé la chose à Orlando d'Ornano qui s'y trouvait prisonnier, et l'avait présentée comme le seul moyen qu'il eût d'obtenir sa mise en liberté. Orlando avait agréé le projet et Pierre-Jean, son frère, s'en était fait l'exécuteur. Il était allé s'embusquer la nuit devant la maison de Giudice, et le matin l'avait abattu d'un coup d'arquebuse au moment où il franchissait la porte. Pénétrant après cela dans la maison avec Michel-Ange et d'autres de sa suite, il avait tué la femme, enlevé les enfants, et s'en était venu occuper à Ajaccio un poste de cheveu léger dans la compagnie de Capitain Raffé. La femme d'Orlando s'était pareillement retirée à Ajaccio, où le commissaire avait charge de lui donner pour sa subsistance une mine de blé tous les deux mois.

Sampiero avait perdu en Giudice un chef accrédité; mais ce qui importait plus encore, la division allait se mettre dans la Seigneurie. Les vassaux d'Orlando et de Pierre-Jean, qui étaient au nombre de 217, allaient prendre parti pour leurs seigneurs et se séparer de lui. Mais comme il fut arrivé au couvent d'Ornano, « Pardonnez, lui dit Antonguglielmo de Bozi. — Je pardonne, répondit-il, à tous ceux qui m'ont fait offense, qu'ils soient ici, ou qu'ils soient à Ajaccio. » Les vassaux d'Orlando et de Pierre-Jean n'avaient plus de raison de se séparer de lui. Il ajouta : « Tout ce qui entretient la division doit disparaître. Le salut est dans l'union de tous plutôt que dans le secours de l'étranger. » Tous étaient subjugués et se déclaraient prêts à combattre avec lui. « Vous avec moi et moi avec vous, nous lutterons courageusement jusqu'à la mort, s'il le faut. Notre courage seul pourra nous assurer un accommodement honorable. » Plus de flotte, plus de supercherie; une sincérité absolue animait ses déclarations, et faisait d'autant mieux paraître la grandeur de son âme.

Les machinations de Michel-Ange avaient échoué; Sampiero pouvait partir. Il confia la défense de l'Ornano à Gasparino et franchit les monts. Son absence, qui dura cinq semaines, permit à ses ennemis de comploter à l'aise. On en jugera par cette lettre du Sénat au commissaire de Bonifacio :

Vincentello della Serra, Perinnetto delle Ciamanaccie, Gio. Batta della Serra ont résolu d'abandonner Sampiero et de rentrer sous l'obéissance de la République en tombant sur les rebelles. Leur émissaire nous a manifesté les moyens qu'ils ont décidé d'employer. Le premier est de s'entendre avec Ercole d'Istria et d'obtenir de lui qu'il

fasse mourir (amazzi) Sampiero. Et dans le cas où Ercole ne voudrait pas s'entendre avec eux, ils ont décidé — second moyen — de le tuer lui-même avec Alphonse (13 août).

Le Sénat trouvait les deux moyens fort bons et ordonnait au commissaire de prêter main forte aux conjurés en cas de besoin. Quant à Ercole, il ne fit pas d'objections. A la première ouverture, il se déclare prêt, non à tuer Sampiero trahissement, comme on le lui demandait, mais à marcher contre lui et à le poursuivre sans répit. Et là-dessus pour mieux cacher son jeu, il congédiait Alphonse, qui était son hôte depuis longtemps.

Sampiero, en retrouvant son fils à Vico, comprit ce qui se passait et manda Ercole auprès de lui. Reproches, promesses, il n'épargna rien pour retenir ou ramener à lui celui dont il avait fait son lieutenant. Ercole répondit que sa décision était prise et qu'il voulait désormais vivre dans sa seigneurie. Rentré chez lui, son attitude changea. Il convoqua à sa maison de Talavo tous les mécontents, et sous l'œil de Raffé Giustiniani invité lui aussi, se tint le grand conseil. On commença par des confidences, on fit des projets, on prit des résolutions. « Le tyran est aux abois ; il n'a plus d'argent, plus de partisans ; il suffira de marcher contre lui, pour que les pièges se lèvent l'une après l'autre. Le capitaine Giustiniani au besoin leur viendra en aide avec ses cavaliers. Ercole est décidé ; il n'attend plus que le pardon écrit du Sénat pour se mettre en campagne ». — La nuit du 7 octobre se passa toute entière à deviser sur ce thème. Mais pendant qu'ils parlaient, Sampiero approchait, faisait arrêter la femme d'Ercole avec ses enfants, et l'ayant rejoint lui-même l'entraînait ou le trainait à sa suite à Olmeto, à Sarsène, puis à Bicchisano et à Vico ; et de Vico décidait de l'envoyer à la cour de France en qualité d'ambassadeur. C'était le meilleur moyen de se débarrasser de ce personnage dangereux. Il lui adjoignit pour collègues Antonpadovano et Léonard de Corte et l'accompagna jusqu'au navire qui devait l'emmenner (14 novembre).

Mais Ercole avait eu l'adresse de prévenir le commissaire génois. Par ordre de ce dernier un navire armé était allé s'embarquer à Cavi Rossi. Trop tard ! Le navire qui portait les ambassadeurs était bien loin en mer quand, par une fatalité singulière, le capitaine s'avisait de revenir en arrière. Au petit jour il se trouvait face à face avec le navire ennemi, et n'avait d'autre ressource que de se jeter à la côte. Antonpadovano sauta à terre avec ses dépêches, Léonard se sauva pareillement, tandis qu'Ercole se laissait prendre et recouvrait ainsi la liberté, la liberté sous la dépendance de François Fornari, commissaire génois.

Arrivé avec pleins pouvoirs, celui-ci avait reçu dans ses instructions les indications suivantes : « Une bonne partie du delà des monts demande à rentrer dans l'obéissance, en particulier quatre ou cinq pièves des environs d'Ajaccio, plusieurs pièves de la Seigneurie de la Rocca, et la plupart des notables de la Serra. » En dépit de ces promesses, personne ne bougeait. Ercole écrivait à ses amis lettres sur lettres pour leur rappeler leurs engagements. L'enthousiasme du 7 octobre s'était évanoui. Ils ont vu Sampiero et le souvenir de son passage ne les rassure point. Il fallut recourir à d'autres moyens. Le commissaire a pouvoir de nommer des officiers, de recruter jusqu'à deux cents (200) soldats Corses. L'argent qu'il répand par ce moyen augmente le nombre de ses partisans et met un terme à leur indécision. Ercole part avec cent écus en poche. Ceux qui l'ont vu naguère entre les mains de Sampiero reprennent courage en le voyant libre et respirant la vengeance. La Rocca et le Talavo passent ainsi à la République. En même temps des négociations secrètes sont entamées ; *Havemo pratische*, écrit le commissaire, et j'espère bien que l'une ou l'autre devra aboutir. Appietto qui avait été le rempart de la Cinarca, se déclare pour la République, Bastelica elle-même est prête à se soumettre, Sampiero voit le delà des monts lui échapper. Ce qu'on appelait la seigneurie de Leca demeure seule fidèle. Il lève alors une centaine d'hommes et va droit au danger. C'est ainsi qu'il arrive aux environs de Cauro. Là ses ennemis le guettaient, et, suivant l'expression de Jean Sorba, il allait donner dans le piège.

Quel était ce piège, et qui l'avait tendu ?

Par Cauro passait la route qui menait en Ornano, dans le fief d'Istria, dans la Rocca. Pour surveiller les allées et venues (cela impliquait la défense de l'Ornano), il avait établi un poste dans les environs, à Ciglio, et en avait confié le commandement à un homme qu'il affectionnait particulièrement, Vittolo, « Vittolo tanto caro di Sampiero, » dit Filippini. — Si l'on pouvait gagner un tel homme, quel ne serait pas l'avantage ! Non seulement la surveillance serait vaine, mais Sampiero serait exposé à quelque surprise, si, comme tout l'exigeait, il avait à passer en cet endroit. Le commissaire Fr. Fornari avait pouvoir de délivrer six brevets de capitaine, il devait les donner à des hommes capables de rendre d'importants services, et s'aider pour les choisir des lumières de capitaine Raffé. Celui-ci, qui pénétrait partout, qui avait des espions partout, est-il entré en relations avec Vittolo ? L'a-t-il séduit par des offres et des promesses d'emploi ? Si ce n'est pas lui, c'est quelque autre qui l'a séduit, car Vittolo est l'un des six capitaines nommés par Fr. Fornari.

Sampiero arrivé à Ciglio, le commissaire en était prévenu le jour même, et le soir Raffè sortait d'Ajaccio avec ses cavaliers et plusieurs sections d'infanterie. Il allait jouer le rôle de maître de chœur dans la tragédie qui se préparait. Ercole d'Istria était avec lui, mais ne devait jouer qu'un rôle effacé; le grand rôle devait être tenu par son lieutenant Michel-Ange d'Ornano. — Arrêtant sa troupe à Campo di loro, il passait une partie de la nuit à prendre des informations, et le lendemain ayant franchi le Prunelli, envoyait son lieutenant avec dix cavaliers se placer en observation au delà de Suarella : c'est par là que l'ennemi devait paraître; tandis que lui-même conduisait sa troupe à Rosito, sur la colline qui sépare Suarella de Cauro. De là il se rendait à Cauro avec dix cavaliers, et, défense faite aux habitants de ravitailler Sampiero, rejoignait son lieutenant au delà de Suarella. Il passa là un temps considérable — deux heures peut-être — au bout desquelles il vit paraître Vittolo avec 40 arquebusiers qui se mirent à tirer. Il descendit alors de cheval, fit quelques pas de leur côté et tira trois coups de pistolet. C'était sa réponse aux coups d'arquebuse. Que voulait-il dire ?

Retournés à Rosito, capitaine et lieutenant étaient en train de déjeuner, lorsque Vittolo s'approcha d'eux jusqu'à Santo Eliseo. Il attendit là une demi-heure; après quoi, voyant 60 chevaux et 90 arquebusiers marcher contre lui, il prit du côté d'Eccica, traversa un ruisseau qu'il rencontra et s'établit derrière des rochers qui se trouvaient de l'autre côté. Les cavaliers génois s'arrêtèrent, mais les arquebusiers franchissant le ruisseau, gravissaient la pente opposée et se rabattaient ensuite à gauche, le long d'un enclos. Vittolo était tourné, et les coups de feu commençaient.

Tant de coups ne faisaient pas une égratignure, mais donnaient l'éveil à Sampiero qui achevait de déjeuner et lui révélaient la présence d'un ennemi nombreux. Raffè qui avait les regards tournés vers le Ciglio, le vit debout sur un rocher, du côté de Chena. Il examinait ce qui se passait; et jugeant son lieutenant en danger, courait à son secours avec une quinzaine de chevaux et peut-être cent hommes de pied. Il s'engageait dans le piège. Pour mieux l'y attirer, Raffè ramenait ses arquebusiers en arrière. Arquebusiers et cavaliers échappaient ainsi aux regards de Sampiero. Il n'y avait sur le chemin, qu'il devait suivre qu'un sergent avec dix hommes dissimulés dans un ravin, sous un bouquet d'oliviers. Ils devaient tirer sur lui au passage et en finir ainsi du premier coup. *Limboicata non riuscì.* Ils furent découverts et Sampiero fonça sur eux; le sergent demandait qu'on le secourût, et la grande embuscade vint en aide à la petite em-

buscade défaillante. En tête marchait Michel-Ange avec dix cavaliers, dont deux étaient ses frères ; après lui venait Jean-François d'Albitreccia, suivi également de dix cavaliers. Ils marchaient sans être vus, longeant le clos à gauche ; ils avaient ordre de charger et devaient prendre Sampiero en tête. Réuni en un seul corps et longeant le clos à gauche, le reste des chevaux allait le prendre en flanc. Dans la position où il était, dans un creux, il ne pouvait leur échapper. Les arquebusiers à la réserve d'une vingtaine appuyaient les cavaliers.

Et Vittolo ? N'a-t-il pas vu le danger que courait Sampiero ? Ne va-t-il pas, avec ses 40 hommes, tenter une diversion ? Craindrait-il, alors que Sampiero est là, d'attaquer un ennemi qu'il provoquait tout seul, il y a deux heures ? Rien de tout cela. Vittolo a partie liée avec Raffè. Sa rencontre avec lui dans la matinée n'avait été qu'un moyen pour se reconnaître et le combat de tout à l'heure n'était qu'un simulacre, une manœuvre pour amener Sampiero de Ciglio où il était inattaquable, dans ce coupe-gorge où il ne pourra se défendre. Grâce à lui, il a donné dans le piège, et l'on se précipite pour l'accabler. Vaut-il se joindre aux assaillants ? Ou bien, croyant avoir assez fait, laissera-t-il aux autres le soin de faire le reste ? De l'enquête menée par Filippini, il semble qu'il a pris le premier parti, mais les documents que nous avons ne laissent rien deviner.

Surpris par la brusque apparition, les compagnons de Sampiero lâchaient pied. Lui-même dit à son fils : « Sauve-toi » ; et pour lui en donner le temps, faisait tête.

Il avait en face de lui Michel Ange d'Ornano et ses dix cavaliers. Quelques-uns se débandaient pour courir après les fuyards. Michel Ange leur cria : « Ici ! Sampiero est ici ! » Jean-Antoine d'Ornano s'élança aussitôt. Sampiero abaissa contre lui son grand pistolet (archibugello), mais le coup ne partit pas, et Jean Antoine le saisit à bras le corps.

Il n'est plus libre de ses mouvements, avant tout, il faut qu'il se dégage, et ne pouvant empoigner son épée, frappe avec le pistolet qu'il a encore en main. Mais avant qu'il ait pu se dégager, il est assailli par Michel Ange qui lui porte deux coups d'épée dont l'un en pleine figure ; par un cavalier, Sasselino, qui lui porte deux coups de lance ; par Jean-François d'Ornano qui le saisit par derrière, s'empare de son poignard et le frappe à coups redoublés. Il reçoit les coups et ne peut les rendre ; il est accablé, et les deux frères joignant leurs efforts, le jettent, vivant encore, à bas de son cheval.

Accourus à l'appel du lieutenant, les cavaliers l'entourent et s'acharnent contre lui. L'un d'eux le frappe de sa lance ;

un autre lui enfonce une épée dans le corps ; Baptiste Basterga lui coupe la jambe et l'emporte avec sa chausse. Santo d'Antone, qui était beau-frère des d'Ornano, lui trancha la tête et l'offrit à Michel-Ange. Un cri de triomphe, poussé par les dix cavaliers, accompagna le geste ; et les soldats génois qui étaient derrière les fuyards, arrêrèrent leur poursuite.

Le lion était mort ; chacun d'eux en voulait sa part, et ils allaient le dépecer (17 Janvier 1567).

Au soir capitain Raffé retournait à Ajaccio avec sa troupe. Vittolo se joignait à eux, et venait sans perte de temps recevoir sa récompense. Fr. Fornari était ivre de joie. Cette mort obtenue par trahison était pour lui un triomphe. Il faisait exposer au-dessus de la porte de la citadelle la tête et la jambe qu'on lui avait apportées. Mieux que tous les trophées, ces restes du grand compatriote attestaient la victoire de Gènes.

Pendant trente mois et plus, Sampiero avait balancé la fortune de la République. Ni les difficultés, ni les échecs subis, ni l'abandon même des siens n'avaient pu l'arrêter dans la lutte entreprise « pour délivrer l'infortunée patrie ». La lutte est maintenant finie. Malgré les efforts d'Alphonse, qu'on ne prévoyait pas d'ailleurs, la soumission était inévitable ; et ce sera seulement 160 ans plus tard que la Corse se lèvera de nouveau pour revendiquer sa liberté.

DOM PH. MARINI, O. S. B.

LES HISTORIENS DE LA CORSE

POMMEREUL (de) : Histoire de l'Isle de Corse (Suite)

D'un bref renseignement sur les fiefs et les évêchés, on passe au clergé où Pommereul se sent abondant : il flétrit encore une fois la superstition générale, le nombre incroyable de couvents et de moines, la paresse de ceux-ci, leur mendicité qui exige de la Corse des revenus bien supérieurs à ceux que demanderait le roi, et qui la ruine.

Sur les mœurs des Corses, il est très bref, mais il fait beaucoup entendre : « Il faut croire qu'ils en vont changer, sans quoi ils seraient le peuple le plus barbare de l'Europe. » Il déplore l'esclavage des femmes et la fureur de la vengeance, née d'une mauvaise administration de la justice et, plein de confiance dans l'avenir, il écrit cette phrase : « Si l'on a remarqué avec raison que du sein des guerres civiles naissent les grands hommes en tout genre et que les Corses veuillent jouir de la paix que la France leur donne, on doit s'attendre à voir sortir de cette isle d'aussi puissants génies

que de grands généraux. Après ces moments d'effervescence et de fermentation, celui de s'illustrer est venu pour elle et ses malheurs n'ont dû que préparer le germe de sa gloire. » C'est là l'écho et le commentaire du mot de Rousseau dont il n'est pas sans partager quelques illusions : « J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette île étonnera l'Europe. » Pommereul put sans doute concevoir plus tard quelque fierté de cette prophétie : il la tirait d'une science politique encore à ses débuts, mais déjà déterminée à écarter le merveilleux de la destinée humaine et à n'expliquer les phénomènes historiques que par le mécanisme imprescriptible des lois naturelles.

Après cette envolée quelque peu déclamatoire nous tombons sur une observation géologique qui n'est pas sans valeur et que l'auteur allègue en toute modestie contre les systèmes de M. de Buffon. En conclusion, pays des plus intéressants et qui selon Pommereul mériterait de retenir un observateur intelligent et courageux. On ne parlait pas encore de tourisme et si quelques curiosités naturelles sont signalées, ce n'est pas pour organiser autour d'elles de la réclame ; mais la Corse, dont les ressources sont ici plutôt devinées que bien inventoriées, n'en est pas moins présentée comme une terre d'avenir, digne d'une exploration scientifique, d'une exploitation bien organisée. Tel est le témoignage d'un Français qui se dit envoyé en Corse aux premières heures de la conquête. Quoi qu'il faille penser de ces vues d'avenir et de leur auteur, la *Description abrégée* de Pommereul, où se mêlent avec quelque confusion, des sciences aujourd'hui nettement délimitées, porte la marque d'un esprit curieux, observateur, intelligent et généreux ; le goût de l'époque y est très visible, les défauts n'y manquent point, mais ceux qui les corrigeront n'auront point d'autres principes que Pommereul et ils n'auront pas plus d'amour pour la Corse.

Dans son histoire qui occupe 280 pages du premier volume et 128 du second, Pommereul ne pouvait pas ne pas suivre l'ordre chronologique ; il ne s'y astreint pas toujours avec exactitude. Parlant de l'établissement de la colonie grecque d'Ajaccio au XVII^e siècle, il nous dit aussitôt ses malheurs au siècle suivant et y joint un projet de colonisation pour les Canadiens expatriés. S'il relate en temps et lieu le mépris de Louis XIV pour une alliance corse, c'est pour louer ensuite l'habileté politique et l'humanité de Choiseul. L'histoire est aussi pour lui une occasion de moraliser, d'exprimer des principes politiques, de flétrir le système féodal ou bien la tyrannie et le machiavélisme de Gênes, de déplorer

l'inconstance ou la superstition des Corses. Il exerce parfois sa critique, surtout aux époques anciennes de l'histoire Corse depuis les Phéniciens jusqu'aux Sarrazins. On aimerait qu'il nous dit plus explicitement quelles sont ses sources ; il sait du moins faire cas des témoignages contemporains et utilise notamment celui de Don Pierre Boerio, un favori de Paoli qui sut aussi se concilier la protection des Français.

Voici le dépouillement de son ouvrage. Après avoir observé la vanité des recherches sur les origines des peuples, sur celles des Corses en particulier, Pommereul admet que les Corses résultent du mélange des naturels du pays et des peuples conquérants Phocéens, Etrusques, Carthaginois, Romains, Vandales, Goths, Arabes, Génois, Français. (1)

Il conteste que la colonisation carthaginoise ait été cruelle : à quelle utilité ? et ne voit-on pas les Corses au service de Carthage ? Il est vrai qu'ils se sont vendus depuis au service de Gênes, parce qu'il y a toujours au milieu des nations les plus enthousiastes de la liberté des esprits mercenaires. Il remarque ensuite les soulèvements continuels des Corses contre Rome : étaient-ils donc déjà comme aujourd'hui « si légers, si inconséquents, si ennemis de l'ordre qu'ils ne pouvaient s'accommoder d'aucun gouvernement ? Celui qui leur convenait le plus était-il toujours celui qui se présentait le dernier et ne se trouvaient-ils bien que dans la situation où ils n'étaient pas ? » La politique de Rome fut de déporter les esclaves corses et de coloniser avec ses vétérans : Aleria fut moins grande qu'on ne dit ; les côtes étaient salubres à cette époque, parce que cultivées. De Marius à la fin de l'Empire romain, il n'y a pas d'histoire pour la Corse, parce qu'elle est heureuse.

Ce furent ensuite les Vandales, les Goths, la délivrance par Narsès, général de Justinien, les Lombards, les Sarrazins, l'expédition victorieuse de Charles Martel, le retour des Sarrazins et des Maures d'Espagne, l'expédition française d'Adhémar, comte de Gênes, du connétable Bouchard envoyé par Charlemagne, ce qui donne aux Français un droit d'antériorité sur les Génois. Puis, après la suzeraineté des Maures, ce sont les papes qui entrent en lice avec des titres chimériques qu'ils n'ont jamais pu produire publiquement. Ainsi en douze siècles, vingt-quatre révolutions : « Je ne sais s'il y eut jamais un pays plus constamment malheureux ; assez riche et assez avantageusement placé pour exciter l'envie de ses voisins, trop faible pour repousser leurs attaques, il a continuellement été le théâtre de la discorde et la proie de tous ceux

(1). Il donne les dates depuis l'origine du monde, ce qui est curieux pour un disciple de Voltaire et un Encyclopédiste.

qui ont tenté de l'envahir. » Ajoutez-y les guerres civiles : « Nulle part du monde ne fut si souvent arrosé de sang humain ».

L'expédition de Hugues Colonna et la conquête de la Corse par le Saint Siège a moins pour but de chasser les Mahométans, ennemis de la religion, ou de propager la foi que de s'assurer des revenus matériels. La redevance censive et le droit spirituel qui n'est qu'une dîme sur les enfants formaient un système odieux qui « annonçait un Dieu de paix et de bonté à coups de sabre. La persécution et les supplices donnent-ils donc la foi ? »

Une période de prospérité et de calme se termine par le meurtre d'Henri, *il bel Messere*, et de ses enfants, et voici de nouveaux troubles où l'on voit les Corses s'adresser les uns à Gênes, les autres à Rome. C'est une période critique : le peuple opprimé par les nobles « eut la sagesse de former une association sous le nom de *terre des communes* et d'établir une sorte de gouvernement démocratique. » C'était ne plus vouloir du système féodal, favorable aux usurpateurs et aux brigands, « cet absurde gouvernement que les barbares échappés des forêts du Nord ont établi dans l'Europe et dont il reste partout de si odieux vestiges. » Ainsi l'heureux germe de la liberté se développait et semblait sortir du sein de l'oppression. Mais les Corses montrèrent là leur inconstance habituelle. Accoutumés à voir leurs princes vassaux de Rome, ils se tournent vers le pape, qui était justement Grégoire VII celui « qui osa concevoir le projet de la monarchie universelle et attribua si hautement aux pontifes le droit de disposer des couronnes. » Urbain II rend la Corse à Pise, en vertu d'une prétendue donation de Constantin ; Gênes l'achète un peu plus tard et Rome aurait vendu à nouveau ce bien qu'elle ne possédait plus s'il s'était trouvé un troisième acheteur : l'esprit du XII^e siècle est de n'oser usurper sans une patente de Rome.

Dans la rivalité qui suit entre Pise et Gênes, la famille de la Rocca marche à la tête des communes tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, tantôt pour son propre compte. Pise succombant cède la Corse à Gênes et la vend en même temps au pape lequel en investit le roi d'Aragon. C'est alors qu'apparaît Sambucuccio dont la politique est de s'allier à Gênes contre les seigneurs ; dans une assemblée de la nation, les droits de Gênes sont limités et elle s'engage à gouverner avec un conseil de douze notables corses, contrat qui dès lors devenait le fondement du droit public de la Corse. Mais ces privilèges sont rapidement attaqués et détruits. On fait un nouvel appel à Rome qui cette fois « se borna à plaindre les Corses et à prier pour eux. »

(A suivre)

G. COURTILLIER.

LES CORSES A L'ÉTRANGER

Corsica Regum Mater



Lors du voyage qu'il fit en France en 1912, le défunt Bey de Tunis aurait, à en croire certains journaux parisiens de l'époque, entretenu le Président de la République de ses origines corses.

« Je descends par les femmes, disait il, d'une jeune Corse, Davia Franceschini, qui, originaire de Balagne, fut, à la fin du dix-septième siècle, enlevée par les pirates barbaresques. Vendue d'abord à un pacha de Tunis ; elle devint bientôt la favorite puis l'épouse en titre du bey d'alors, Mohamed pacha. Un enfant naissait de son union ; il devait s'appeler Hussein pacha. Et c'est mon arrière grand'oncle. Mais, jalouses de l'influence que la jeune Corse avait prise sur le bey, les autres femmes fomentèrent une sédition de palais. Mohamed fut tué et Davia Franceschini dut s'enfuir. Ses rivales ne devaient pas triompher longtemps. Raillant les partisans qui lui étaient demeurés fidèles, la veuve réussissait à rentrer à Tunis ; elle s'emparait du palais et faisait égorger ses adversaires. Elle se proclamait régente, et elle devait, pendant vingt ans, gouverner pour le compte de son fils. Son règne marqua même pour la Tunisie une ère de prospérité. »

Nous ne croyons pas que S. A. Mohamed ben Naceur ait donné une version aussi manifestement inexacte de ses origines. Mais s'il a, contre toute vraisemblance, affirmé de bonne foi, en de pareils termes, qu'il avait du sang corse dans les veines, son récit démontrerait que ses généalogistes ont été profondément distraits ou sciemment brouillons, car ils auraient enchevêtré à plaisir des faits dont les uns sont de pure invention, les autres appartiennent à l'histoire tunisienne du début du XVIII^e siècle, d'autres enfin à l'histoire du Maroc de la fin du même siècle.

Benedetto Orsini, ancêtre du Bey de Tunis était de Sardène. Il n'avait pas encore dix-neuf ans, lorsqu'il fut pris par des corsaires, dans une de ses propriétés voisine de la plage de Tizzano (1661). Il fut emmené à Alger, un des centres de la piraterie barbaresque. A l'esclavage et aux galères, il préféra la conversion à l'islamisme, imitant en cela un très grand nombre de chrétiens captifs que l'on mettait en demeure de choisir entre une liberté relative moyennant abjuration de leur foi, et la chaîne, la chiourme et la bastonnade dévolues aux intransigeants.

Ceux qui, dans une position analogue, ont agi différemment, ont seuls le droit de blâmer Benedetto qui ne se sentait nullement une âme de martyr. D'ailleurs, tout renégat par contrainte savait qu'il pouvait se rétracter et se faire pardonner, en cas de retour en pays chrétien, ou *in articulo mortis*.

La conversion de Benedetto Orsini, sincère ou non, fut définitive. Sa famille essaya de négocier son rachat par l'intermédiaire du Gouvernement Génois et des Communautés religieuses chargées de ces sortes de transactions. Les Pères de la Merci s'enquirent du jeune corse. Lorsqu'ils connurent sa situation, ils durent se borner à répondre que l'affaire n'était plus de leur compétence, car une des conditions de leur séjour dans ces régions était de ne faire aucun acte de prosélytisme, sous peine de mort pour les délinquants, et même d'expulsion pour l'Ordre tout entier.

Benedetto était alerte de corps et d'esprit et fort entreprenant. Il se souciait peu de retourner dans son île de misère où les Génois s'appliquaient à mettre sous le boisseau les intelligences pareilles à la sienne. Il était en passe de faire une carrière brillante en pays mahométan et il n'écoula aucune proposition de rachat.

Alger était alors un état anarchique, nominalemeut gouverné par un Pacha turc, et effectivement tyrannisé par la milice des janissaires et par son *Dey* ou *oncle*, qu'elle élisait et déposait à sa fantaisie. Notre Benedetto, devenu Ali Orsino ou Hossein, ou Hussein, avait pris rang dans cette garde prétorienne. Il parvint en peu de temps aux plus hauts grades, ayant su gagner la faveur des Deys et celle des Pachas eux-mêmes.

Il prit femme suivant le rite musulman, bien qu'il eût laissé à Sartène une jeune épouse née Rocca-Serra ; mais son abjuration le faisant considérer en Corse comme mort civilement et exclure de tous partages de patrimoine, de tous héritages, il trouvait simple et naturel de se refaire une famille en même temps qu'une fortune.

Les troupes algériennes furent un jour appelées au secours des *Deys* de Tunis, également en butte aux fantaisies des Janissaires qui voulaient élire seuls le chef de l'Etat. Les Algériens consentirent à intervenir et en profitèrent pour mettre Tunis à sac (1689). Ali Orsino se trouvait parmi leurs chefs.

Il mourut dans cette ville comblé d'honneurs et de richesses, laissant plusieurs enfants chargés de perpétuer sa gloire et sa descendance.

L'un d'eux, Hossein Ali, ne le cédait à son père ni en audace, ni en intelligence. Il devint *Agha*, c'est-à-dire commandant en chef des Janissaires Tunisiens. Brave et bon, qualité exceptionnelle chez ces condottieri qui ne pratiquaient que la guerre, les révoltes ou le pillage, il disposa de forces redoutables grâce auxquelles il devint *Bey* de Tunis en 1705, après expulsion définitive du dernier des Deys, Ibrahim el Chérif.

Hossein Bey Ali régna pendant une période de vingt-cinq années de paix relative, qui fut interrompue par quelques interventions énergiques des vaisseaux du Roi de France, celui-ci ayant eu à cœur de réprimer certains excès de l'industrie nationale Tunisienne faite uniquement de brigandage et de piraterie.

Ce règne jusque là sans précédent dans l'histoire de la Régence finit d'une manière tragique. En 1728, Ali, neveu du Bey, petit fils de Benedetto, se révolta contre son oncle dont il convoitait la place. Obligé d'abord de se réfugier à Alger, il revint quelques années plus tard et recommença la lutte à laquelle prirent part le Dey d'Alger et le Bey de Constantine, et Hossein fut chassé de sa capitale. Il se retira à Kairouan où il résista jusqu'en 1739. Vaincu et pris par un autre neveu du nom de Younnès, celui-ci tint à honneur de trancher de sa propre main la tête de son oncle (1)

Ali Pacha régna jusqu'en 1756 transmettant le pouvoir aux siens qui le gardent encore de nos jours, sous la vigilante protection, il est vrai, des autorités de la République Française.

Nous ignorons les noms et les origines des épouses, mères ou tantes des Beys de Tunis, mais il est absolument certain qu'aucune ne s'appela Davia Franceschini, et qu'aucune Davia n'a pris une part quelconque aux événements que nous venons d'exposer sommairement.

Au demeurant, aucun musulman, et surtout aucun souverain musulman, ne tient à dire qu'il compte un *Giaour* dans son ascendance masculine (l'ascendance féminine chrétienne ou païenne leur importe peu). C'est peut-être ce qui a porté S. A. Mohamed ben Naceur, désireux de se prévaloir de ses attaches françaises sans se compromettre aux yeux de ses coreligionnaires, à invoquer non point la parenté de Benedetto Orsini, son véritable ancêtre, mais celle de Davia Franceschini qui fut sultane du Maroc, et qui lui est totalement étrangère.

F. DE MORATI-GENTILE.

MONUMENTS PSEUDO-MÉGALITHIQUES de la CORSE

Lu Pinzu a Berghine

Le premier à parler de ce « monument celtique » a été l'Abbé Galletti :

(1). Voir la remarquable publication de M. Eug. Plantet. *Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour.* 3 vol. Alcan.

Au-dessus de la Tour de Sénèque, on voit le Pinzo-Vergine, où l'on découvre encore les ruines des dolmens ou autels des Druides. (1)

Vient ensuite le Dr A. Mattei, qui cite de mémoire, se réservant de donner une description en détail lorsqu'il fera une nouvelle visite des lieux :

Cet antique monument qu'on a pu considérer comme une simple borne, ou l'effet du hasard, ne peut être cependant que l'œuvre de l'homme au temps où il n'édifiait précisément d'autres monuments. Il est situé sur la plateforme de la gorge qui sépare la commune de Luri de la commune de Baretali, non loin des bois ou forêts de ces deux communes. Je ne sais pas si une des grandes pierres couchées par terre ne faisait pas partie d'une *Stazzona*, mais on voit se dresser encore aujourd'hui une magnifique *Stantara*. Voilà le fait. Venons maintenant à l'interprétation (2).

En parlant de nouveau de ce monument Mattei se contente de dire :

Je crois qu'on peut y rattacher (c'est-à-dire aux Menhirs) le Pinzu a Berghine, que j'ai décrit moi-même, et qui se trouve au contraire dans le Cap Corse, sur le col qui sépare la vallée de Luri de celle de Baretali (3).

A défaut de faits, l'auteur a donné libre essor à son imagination. Après avoir éclairé ses lecteurs sur le druidisme, il se demande « que peut signifier ce nom *Pinzu a Berghine*, si ce n'est un de ces lieux où les prêtres celtiques sacrifiaient les vierges, ou bien le lieu où se tenait la Vestale ou Druidesse, qui devait être vierge. »

M. Adrien de Mortillet parle en ces termes de cette localité : (4).

— *Cromlech du Cap Corse — Arrondissement de Bastia.*

D'après des renseignements qui nous ont été communiqués par le Dr Hollande, au Cap Corse, entre le Mont de Ventajole et Luri, se trouve un petit plateau au centre duquel est un cercle de pierres droites. — Les habitants désignent l'endroit sous le nom de Mont Maudit, ou Martyre des Vierges. C'est probablement le même monument qui a été décrit par Mattei dans l'Avenir de la Corse du 20 février 1867. Le Pinzu a Berghine, dit Mattei, peut être rattaché aux menhirs, il se trouve dans le Cap Corse, sur le Col qui sépare la vallée de Luri de celle de Baretali. (Col de Pinzo Vergine de la Carte de l'Etat-Major). (5).

(1) *Histoire de la Corse*, par l'Abbe Jean Ange Galletti. Paris 1863, p. 104.

(2) A. Mattei. *Les Monuments Celtiques en Corse*. (Avenir de la Corse 20 février 1867). « U Pinzu a Berghine ».

(3) A. Mattei. *Les Annales de la Corse*. Fév. 1877, N° 2. p. 28.

(4) Avenir de la Corse 20 Fév. 1867.

(5) Adrien de Mortillet. Rapport sur les Monuments mégalithiques de la Corse. (Extrait des Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires. — Paris, Leroux 1893). M. Hollande m'a dit dans le temps qu'il n'a pas été lui-même sur les lieux, mais que l'information qu'il a fourni à M. de Mortillet lui avait été communiquée par le maire d'Ersa.

On voit par ce qui précède que, tandis que l'Abbé Galletti parle de ruines de dolmens, il est question dans le récit du Dr Mattei d'un menhir, et dans celui du maire d'Ersa d'un cercle de pierres que M. A. de Mortillet appelle un cromlech.

Il est donc impossible pour qui n'a pas été sur les lieux de se rendre compte de ce dont il s'agit.

Le *Pinzu a Berghine*, Pointe à la Vierge, mot pour mot :

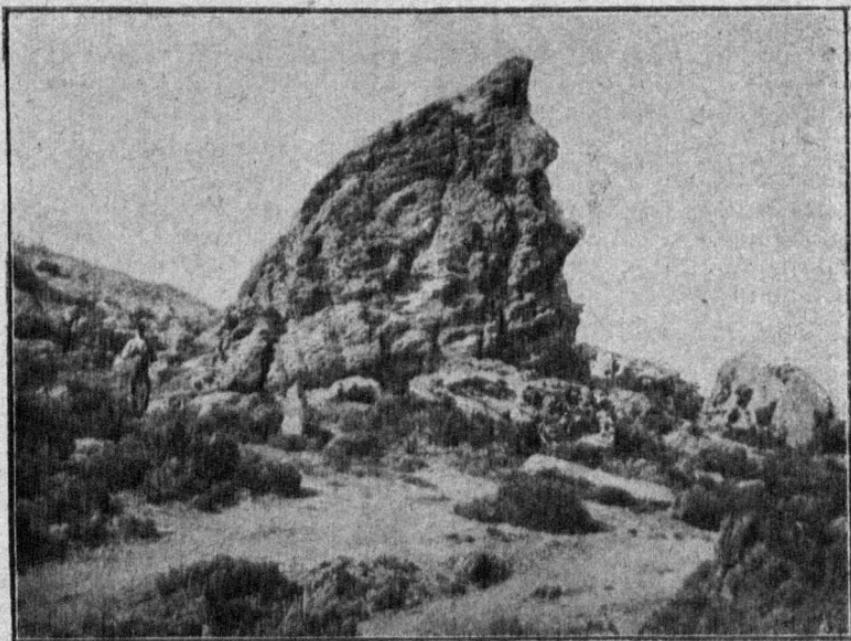


Fig. 1. — Le Pinzu a Berghine.

La Pointe à la Vierge, est un immense bloc schisteux naturel, haut de 8 mètres 60, avec une circonférence de 22 m. 05 à la base (Fig 1). On l'aperçoit distinctement de la vallée de Luri, et de la mer du côté opposé (ouest); c'est un vrai point de repère, qui doit avoir de tout temps frappé l'imagination des habitants. Voilà le menhir du docteur Mattei, qui s'était trop fié à sa mémoire !.

Un des contours représente grossièrement un profil humain, d'où probablement son nom. Deux pierres taillées se trouvent couchées le long de la route près du Pinzu; l'une sert de support à une croix en bois, l'autre a été utilisée pour empêcher l'eau de pluie de déborder sur la route (Fig. 2). Elles ont les dimensions suivantes.

I. — Longueur, 1 m. 72 ; largeur, 0 m. 15 ; épaisseur, 0 m. 18 c.

II. — Longueur, 1 m. 90 ; largeur, 0 m. 40 ; épaisseur, 0 m. 25 c.

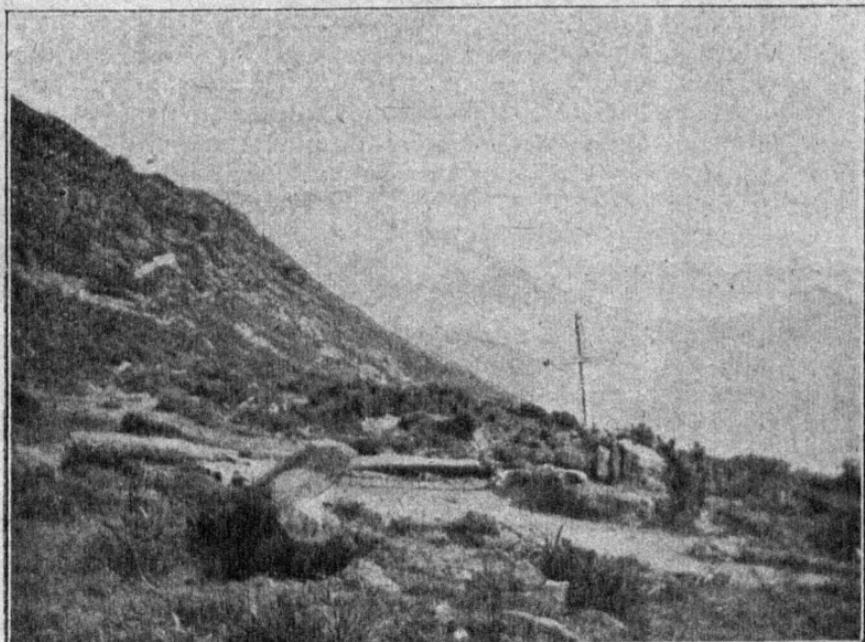


Fig. 2. — Deux pierres taillées couchées le long de la route.

Une troisième pierre semblable de la longueur de 1 m 93 avait probablement été en place près de l'endroit où elle est couchée maintenant, à proximité du Pinzu a Berghine (Fig 3).



Fig.3.— Pierres taillées couchées et surtout près du Pinzu a Berghine.

A quelques mètres du Pinzu, face O.S.O., se trouvent rangées dans la direction Nord-sud, trois pierres levées à la distance d'environ 1 m. 20 — 1 m. 25 l'une de l'autre ; deux sont tronquées, conservant respectivement la longueur de 0. 70 à 0. 87 ; la troisième, de 50 à 60 cm. de hauteur est entière. Du côté opposé sont fixées en terre (voir Figures 1-3) plusieurs autres petites pierres de la dimension de cette dernière, et il se peut en effet qu'autrefois ces pierres formassent un cercle complet autour du rocher.

Quelques fouilles entreprises aux alentours n'ont donné aucun résultat. Le fait que les pierres en question sont travaillées par la main de l'homme, les distingue des « Menhirs », et nous force à admettre qu'elles appartiennent à une époque postérieure à celle des monuments mégalithiques correspondant en Corse à l'énéolithique.

Le petit plateau qui occupe le sommet du col, était autrefois couvert d'un maquis épais. Il y a 15 ou 20 ans, des charbonniers firent main basse sur ce maquis, qui à l'heure qu'il est, a complètement disparu.

Un berger de Baretтали, qui vint sur les lieux après les charbonniers découvrit, par-ci par là, des cavités dans les rochers avoisinants. Une partie de ces cavités était fermée par des dalles ; il fouilla, détruisant et dispersant en grande partie leur contenu. Arrivé 5 ou 6 ans après, et guidé par ce même individu, je pus surtout constater le vandalisme, recueillant, cependant, un certain nombre d'objets.

Il s'agit de sépultures, sous forme de petites grottes artificielles, qui contenaient des squelettes humains, avec des objets en bronze, (fibules, pinces, bracelets) et des perles en pâte de verre, objets tous identiques à ceux trouvés à Cagnano, (Cap Corse) et à Prunelli de Casacconi, et, par conséquence, de l'Age du fer, et fin de la période de Hallstatt, ou La Tène I.

Il est donc à supposer que le Pinzu a Berghine a été un lieu de culte contemporain de la petite nécropole qui se trouve à quelques centaines de mètres de distance sur le même plateau.

C. I. FORSYTH MAJOR.

ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.

Anton PADOVANO de Casanova.

La piété filiale a donné lieu, chez les Corses, aux Temps troublés de leur histoire, à des actions sublimes dignes de l'épopée antique. Tel est le cas de Anton Padovano de Casanova, dont le nom, auréolé par un dévouement filial sans pareil a été si dignement transmis à la postérité.

Léonard de Casanova, seigneur du Château de Tizani, maréchal de Camp de France, compagnon de Sampiero, était un homme de courage, d'esprit et de valeur. (1)

Après la mort de son ami et compagnon de luttés, Casanova fut pris dans une embuscade ; mais grâce à plusieurs de ses parents, qui se trouvaient dans les rangs génois, on ne le mit pas à mort sur le champ.

Cependant, le Gouverneur n'eût pas plus tôt appris sa capture, qu'il le fit amener à Bastia, alors Capitale de la Corse et ville natale de Luccabella Buttafuoco, épouse de Casanova ; et ses parents, qui habitaient Bastia, considérèrent d'abord l'acte du Gouverneur, comme une faveur particulière. Mais leurs illusions furent bientôt perdues, lorsqu'on constata la sévérité avec laquelle on traitait le prisonnier, personne n'ayant accès auprès de lui, à l'exception d'une femme chargée de lui apporter chaque jour ses repas. Supplications, influences de personnages, tout fut mis en œuvre pour obtenir sa grâce, mais ce fut en vain ; au contraire, toutes ces démarches ne faisaient que provoquer des mesures encore plus rigoureuses.

La valeur de Léonard de Casanova, son influence auprès des foules, son crédit et sa réputation le desservaient plutôt auprès du Gouvernement génois.

Sa famille et ses partisans étaient plongés dans la plus grande désolation et plus particulièrement son plus jeune fils, Anton Padovano, âgé à peine de dix-huit ans.

Ayant résolu de sauver son père à tout prix, il recherche tous les moyens pour parvenir à ses fins. Il a une idée et il se dispose à la mettre à exécution, avec ce courage et cette confiance en soi que seule la vertu peut soutenir. Jeune, imberbe et svelte, il peut facilement se faire passer pour une jeune fille ; mais comme son père porte une barbe très forte, il s'exerce à faire la barbe à plusieurs de ses camarades.

Un jour, il s'habille en femme et un panier sur la tête, il gagne, sans être reconnu, le cachot où se trouve enfermé son père. L'entrevue fut touchante et le dialogue suivant eut lieu entre le père et le fils :

— Mon père, dit Anton Padovano, laissez-vous raser la barbe et la moustache, endossez ce travestissement et fuyez ainsi la fureur de vos ennemis, car je veux rester à votre place.

— Non, mon fils, dit Léonard de Casanova, ta mort serait inévitable, car tu ne connais pas la cruauté des Génois. Dans ce cas, ma fuite me coûterait trop cher.

(1) Filippini, Livre XII, rapporte l'oraison funèbre de Sampiero, par Léonard de Casanova, au couvent d'Orezza. — C'est un chef-d'œuvre d'éloquence.

— Je mourrai, s'il le faut, reprit Anton Padovano, et ma mort ne sera pas inutile à la cause de mon pays ; elle ne fera que mieux connaître la barbarie d'un Gouvernement aux abois. La Patrie a absolument besoin de vous et elle vous appelle à grands cris pour succéder à Sampiero si lâchement assassiné et les Corses patriotes vous attendent comme un sauveur. Allez, mon père, allez défendre et raffermir cette liberté pour laquelle tant de braves sont tombés et qui chancelle aujourd'hui faute de chefs habiles pour nous diriger.

— Soit, mon fils, je t'obéis, répond Léonard de Casanova, après quelques instants de réflexion. Pauvre et cher enfant ! C'est dur pour moi de t'abandonner ainsi à la merci de tes bourreaux et en perdant l'espoir de te revoir. Vraiment, l'amour de la patrie étouffe en moi tout autre sentiment.

Ce disant, il s'affuble des vêtements de femme que lui tend son fils et lui dit adieu pour toujours, en le serrant fortement contre son cœur.

L'expédient réussit et Léonard de Casanova alla se mettre à la tête des défenseurs des droits sacrés du pays. Il fait nommer Commandant des phalanges Corses, le jeune Alphonse, fils de Sampiero, lequel s'était déjà distingué par son intelligence et sa valeur guerrière.

Le Gouverneur Génois, rendu furieux par l'évasion d'un adversaire aussi redoutable que Casanova, fait traîner à Tizani, le jeune Anton Padovano et ordonne qu'on le pendre à une fenêtre du château de son père, auquel il fait, immédiatement après, mettre le feu qui le réduit en cendres.

Ceci est un exemple atroce et inouï, dans les fastes de la tyrannie et qui n'a jamais été dépassé. En effet, en 1716, en Angleterre, sous le règne de Grégoire I^{er}, le Comte de Nithsdale, condamné à mort, se sauva de sa geôle habillé avec la robe de sa mère qui voulut se mettre à la place de son fils.

Le gouvernement Anglais, bien que secoué par des troubles politiques, déclara cette mère innocente et lui rendit la liberté.

Plus tard, en France, le Comte de Lavalette, Directeur Général des Postes, sous l'Empire, s'évada déguisé, avec les vêtements de sa femme, le jour qu'il devait être exécuté. Le Gouvernement français, guidé par des sentiments de haute équité et de morale, relâcha cette héroïne, laissant ainsi à l'admiration publique, et la force de l'amour conjugal et la modération des lois.

Jean de QUENZA

COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI

ROCCA P.) : Proverbi, Massime e Detti Corzi.

Ce n'est qu'un tout petit livre, de très mince format et de 26 pages à peine ; mais il séduira tous les Corses et tous ceux qui, ayant pénétré dans l'intimité de l'âme corse, en retrouveront ici les aspects essentiels et les tendances profondes. Car les dictons et les proverbes, où se cristallise une expérience lointaine et parfois séculaire, ne sont pas le propre d'un homme ou d'une époque : ils appartiennent au peuple même, qu'ils nous révèlent tout entier, et leurs formules rapides et mordantes sont riches d'une psychologie toujours vivante. Il n'est donc rien de plus corse, rien non plus de plus agréable, que le petit livre où M. Pierre Rocca a réuni 180 proverbes, maximes et dictons corses.

A vrai dire, la tentative n'est pas absolument nouvelle. Dès 1841, N. Tommaseo terminait ses *Canti corsi* (p. 363-400) par un grand nombre de proverbes (exactement 450) relatifs aux femmes et à l'amour, aux parents et aux amis, aux différentes actions de la vie quotidienne. Vingt-six ans plus tard, en 1867, le docteur Ant. Mattei dédiait au prince Louis-Lucien Bonaparte un petit volume de 180 pages où il avait enfermé plus de 2500 *Proverbi, detti e massime corse*, qu'il classait sous 147 rubriques : la jeunesse, la famille, la force, etc. Signalons enfin le travail plus récent (1906) où M. Filippi a réuni plus de 500 *Sentences et dictons usités en Corse*, sans toujours respecter assez fidèlement la forme brève, volontiers un peu brusque et comme dépouillée, de l'expression originale. Il appartenait à M. Pierre Rocca, — l'auteur de savantes recherches sur *les Corses devant l'anthropologie* (1), le vigoureux et élégant évocateur de la Corse romaine (2), — de nous donner le régal savoureux de ces proverbes, authentique témoignage de la langue corse et de l'esprit corse.

Ils se succèdent dans un apparent désordre : M. Pierre Rocca l'a voulu ainsi, et peut-être a-t-il eu raison. D'abord, il y a là quelque chose qui semble plus près de la réalité, quand les vieux du village, devisant le soir autour du *fugone*, passent d'un sujet à l'autre au hasard de la conversation lente. De plus il arrive qu'un même proverbe se réfère, en dépit de sa brièveté, à des objets ou à des sentiments différents : son sens trop plein ferait éclater le cadre rigide où l'on prétendrait le contenir. Gardons-nous d'enfermer ce qui demeure vivant dans les compartiments poussiéreux où dorment les

(1) *Caractères, affinité, dissemblance, etc.* Paris, 1913. 1 broch. 2.50.

(2) *La Conque marine* (Paris, Clavel, 1919). Cf. le compte-rendu que nous en avons donné dans la *Revue de la Corse*, n° 4 (juillet-août 1920) p. 92-95 — Tirage limité, exemplaire numéroté : 4 fr.

choses mortes et suivons avec M. Pierre Rocca les impulsions de la vie quotidienne. Regrettons cependant qu'il ne nous ait pas donné quelques indications d'origine ; car tous ces proverbes ne sont pas répandus au même titre dans toutes les régions de la Corse. Il est évident, par exemple, que l'expression *Ommi d'Orezza e donne d'Alesani*, par où l'on désigne les gens orgueilleux et entêtés, n'a été forgée ni par les hommes d'Orezza ni par les femmes d'Alesani. D'autre part le même proverbe peut revêtir, suivant les régions, une forme légèrement différente. C'est ainsi que Filippi écrivait : *A lingua un ha osse ma l'osse face rompe* (la langue n'a pas d'os, mais elle suffit à rompre les os), tandis que M. P. Rocca nous donne une version plus concise : *a lingua e di polpa, ma tronca l'osse* (la langue est de chair, mais elle brise les os). Qui n'a entendu sur les lèvres railleuses de quelque marchand de la *Castagniccia* cette maxime : *chi disprezza bole comprare* (qui déprécie veut acheter) ? M. Pierre Rocca nous la présente réduite à sa plus simple expression : *chi disprezza compra*. L'un et l'autre se dit ou se disent, comme disaient les grammairiens du temps jadis ; mais il faut distinguer les régions, et quelques notes eussent été les bienvenues.

Mais elles auraient brisé l'unité d'une impression qui veut rester, ainsi que l'expression, purement corse. Ce sont bien des images très locales qui s'éveillent. Voici la maison des ancêtres où le seuil n'est pas toujours ce que l'on a le mieux aménagé (*u peghiu scalellu e quellu di a porta*, le plus mauvais escalier est celui de la porte). Voici les objets du ménage : le savon, la marmite, qui est peut-être bien usagée mais dont la cuiller est seule à connaître les défauts (*i guai di a pignata un li sa cha a cucchiara*), le sac, où l'on met le son ou la farine mais qui, vide, ne saurait tenir debout (*saccu biòtu un po sta rittu*). Voici le réduit où s'entassent les provisions : les haricots, les figues, et l'ail qui rend l'haleine forte, et les jambons que l'on prépare à Noël. Voici enfin les animaux familiers : l'âne et la chèvre, le cheval et la mule, le porc et les poules, le chat et le chien, et jusqu'aux puces dont aucun lit, si somptueux soit-il, n'est exempt (*in ogni lettù c'è puce*). Par delà on voit même s'ouvrir des horizons plus vastes : la forêt, dont on connaît toutes les essences (*ogni steccu si sumiglia a u so legnu*, chaque éclat de bois ressemble au bois dont il est un fragment), la mer, où il ne faut s'aventurer qu'avec précaution (*a u gattivu marinà tutt' i venti so cuntrarj*, à un mauvais marin tous les vents sont contraires), le marais perfide où les moustiques pullulent sur la « plage » (*cerca e mosche in padula*, cherche les mouches dans le marais).

Mais nous n'avons jusqu'à présent considéré que les détails concrets et, pour ainsi parler, la physionomie extérieure qui enveloppent la leçon de morale, les sentiments, les conseils. Que de sagesse, un peu méfiante, que de prudence révèle ce simple avertissement : *piglia a strada vecchia si tu un conosci be a nova* (prends la vieille route si tu ne connais pas bien la nouvelle) ! C'est au début d'une entreprise qu'il convient de multiplier les précautions, de ne pas s'engager à la légère : bientôt il serait trop tard et les regrets seraient superflus *principiis obsta*, déclarait Ovide, et le Corse constate qu'une fois la pierre lancée il ne sert de rien de lui dire : arrête ! (*a petra lampata un ghiova a di : pianta !*) A vivre replié sur lui-même dans le long isolement de la montagne, habitué à réfléchir et à observer, le Corse a vite fait de juger à leur juste valeur les vanités puérides, les sottises prétentions et l'étalage superficiel d'une science en trompe l'œil : ce n'est pas toujours le plus savant qui sait le plus de latin (*un è sempre u piu dottu quellu chi sa piu latinu*) ; de pierres et de prétentions, tout le monde peut s'en charger (*di sassi e di printinzione ognunu si ne pò carcà*). Et voici peut-être le trait dominant : cette race ne sait pas oublier, et les injures appellent la vengeance. Il y a je ne sais quelle amertume narquoise dans ces mots où frémit toute la fierté insulaire, *soldi e bastunate un si n'aceta senza cuntalli* (les sous et les coups de bâton, on ne les accepte pas sans les compter).

Un triple dédain habite ces âmes, celui du moine, de la femme et de l'enfant ; mais il s'adoucit des nuances les plus délicates — et quel est, au surplus, le pays où l'homme n'a point raillé le moine, la femme et l'enfant ? Une femme belle n'est qu'une source de tribulations pour la maison (*donna bella, tribulu di casa*) ; mieux vaut une ménagère forte, saine et travailleuse et, si elle est vilaine et sans grâce, elle n'en produira que plus de fruits (*donna senza fiore face fruttu*). En tous cas il convient, une fois marié, de se méfier des « quatre C » (*si tu ti mariti, un ti fida di i quattru C*) : *cumpagnu, cumpare, cucinu, cugnatu* (le compagnon, le compère, le cousin, le beau-frère). En dehors de ce « danger » essentiel qu'il importe d'éviter, la femme apporte généralement une humeur chagrine et, comme au moulin, il lui manque toujours quelque chose (*a u mulinu e a la sposa li manca sempre qualchi cosa*). Mais *basta*, comme dirait un Corse, il est une loi qui domine toutes les autres et doit trancher toutes les discussions : c'est que la femme doit obéir, le Code le dit et le Corse le répète, parfois brutalement et en se redressant de toute sa taille, si petite soit-elle.

*Fussi l'ommu tamant'a u ditu,
Da a mugliere deve esse ubiditu*

(L'homme serait aussi petit que le doigt, il doit être obéi par sa femme). Voilà qui est bien corse et qui ne souffre aucune réplique....

Que dire enfin des sentiments qu'inspirent les enfants Dédain à coup sûr contre cet âge impuissant et souvent irrespectueux :

*Chi barba un ha e barba tocca
Leva nant' a a bocca*

(celui qui n'a pas de barbe et touche une barbe — un vieux — reçoit sur la bouche.) Mais aussi espoir de tout l'avenir mystérieux, garantie de survie pour la famille et pour le nom, et tendresse qui n'ose s'avouer : quelle infinie douceur dans cette image dont le charme pénétrant est si poétique : *par di mamma s'appicianu e labre duie volte* (pour dire maman les lèvres se rejoignent deux fois).

Ainsi va la vie où se mêlent les sourires et les larmes et qui le plus souvent est dure. Mais les Corses triomphent de la destinée hostile, avec de la volonté (*chi a dura a vince*) et aussi (ce sont eux qui le disent) avec des recommandations et l'utile appui de parents, souvent éloignés, d'amis qui ont fait fortune et qui peuvent tendre une main secourable.

*Cu parenti e amicizia
Si vince ancu a ghiustizia*

Constatation pure et simple où il n'entre aucun soupçon de blâme !... Et quand on a ainsi mené sagement sa barque, on entre au port, à l'abri des orages que d'autres n'ont pas su éviter : qui dira tout ce qu'il entre d'orgueilleuse satisfaction dans ce témoignage que tel embusqué de la vie se rend à lui-même : *A l'appulatoghju* (à l'abri !).

Que de choses !... mais, il faudrait tout citer... que de choses savoureuses et naïves, dans ces proverbes où le réalisme rejoint le sens pratique de toutes les nations. Il faut les lire dans le texte même pour en comprendre toute la portée ou mieux il faut les avoir entendus en Corse et en retrouver ici l'accent original. N'oublions pas ce qu'aucune traduction ne saurait rendre, tout ce que le choc des syllabes pareilles, les allitérations, ajoutent de finesse à ces maximes : *a troppu strop-piu* (le trop estropie, qu'il faut rapprocher de la formule connue : qui trop embrasse mal étreint, *nimum ubique vitiosum*), *fume e fame* (fumée et faim, ou, plus clairement, orgueil et misère (1)) *e megliu pane cha cumpane* (mieux vaut le pain que ce qui l'accompagne, c. - à - d. beurre, confitures, etc.) J'en passe, et des meilleurs, que vous relèverez pour votre plus grand plaisir. En vérité, ce n'est qu'un tout petit livre, mais il séduira tous les Corses. L. VILLAT.

(1) « Dos de velours, ventre de son » traduisait récemment une spirituelle Bastiaise.

LES LÉGENDES DE LA CORSE

LES JOURS PRÊTÉS (1)

(fin)

Il y avait, à cinquante pas de la cabane du berger, un chêne géant et si antique qu'on n'eût pu dire combien de générations d'hommes étaient venues lui demander la fraîcheur de son ombre propice aux doux sommeils.

Une victorieuse poussée du vent l'avait jeté à terre et son immense feuillage touchait presque au parc où le berger, laconique orateur, haranguait son troupeau.

Quelle meilleure protection que celle du colosse écroulé qui opposerait désormais au vent l'invincible inertie de son cadavre ?

L'homme et les bêtes se réfugièrent dans la ramure touffue et, tandis qu'elles se repaissaient des feuilles les plus tendres, lui, ayant allumé sa pipe, regardait, d'un air narquois se multiplier des désastres qui ne l'atteignaient pas.

Les toitures des maisons étaient enlevées, les arbres fruitiers déracinés ou mutilés, les forêts saccagées. Et, dans la mer livide, allait à l'écueil fatal un grand voilier désarmé dont les matelots, renonçant à lutter contre la tempête, imploraient la grâce du Seigneur.

— Assez ! assez ! fit Mars, hors de lui. Tu me venges sur qui ne m'a rien fait, pendant que mon insulteur me nargue.

Maistrali se retire, furieux en disant :

— Quelqu'un le protège, pour sûr, de plus haut que moi et que vous.

Tramuntana s'étant éclipsé à la faveur du tintamarre que faisait son confrère, il ne restait auprès de Mars que Livantu et Libecciu.

— Alors ? questionna-t-il, suffoqué de rage.

Laissez-vous l'injure du puant sur le visage de votre maître ?

(1) Une transposition de deux lignes survenue à la mise sous presse de notre dernier numéro, — alors que le bon-à-tirer avait été envoyé *correct*, — a fâcheusement altéré le sens d'un passage de la légende si délicieusement contée par notre Collaborateur. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien, s'ils ne l'ont déjà fait, indiquer sur leur exemplaire du N° 18 que les deux lignes placées à tort en tête de la page 186, doivent aller en tête de la précédente, avant les vers corses que le berger adresse au mois de Mars. Nos abonnés qui savent quels soins nous apportons à ces livraisons voudront bien excuser cette erreur accidentelle (N. d. l. D.).

— Nous la ressentons comme vous, répondit Livantu dont Libecciu ratifiait les paroles d'un hochement de sa tête ruiselante... Mais il est bien tard... j'allais dire trop tard puisque, dans huit heures d'ici, il vous faudra appareiller pour d'autres cioux.

— C'est vrai, convint Mars. Mais ne régniez-vous pas sur la pluie ? Ne pouvez-vous pas faire, s'il vous plaît, le déluge ?

— Hélas ! ces temps ne sont plus... Nos réservoirs s'épuisent vite et limité en est le débit. Nous parviendrions toutefois à nous venger — car, je le répète, votre offense est la nôtre — s'il nous était donné du temps. La pluie finit par avoir raison de quiconque, fût-il berger, mais ce n'est qu'à la longue qu'elle agit.

Mars s'emporta.

— Le temps ! mais c'est ce qui nous manque le plus ! Le peu qu'il m'en était resté, ce stupide vieillard et ce fou furieux me l'ont dissipé en vaines rodomontades. Le temps ! Où voulez-vous que j'en prenne ? Vous avez huit heures...

Vengez-vous, puisque vous dites épouser ma querelle.

Livantu assura qu'ils feraient leur possible.

— Mais, se hâta-t-il d'ajouter, si nous répondons de l'effort, nous ne saurions garantir le résultat.

— Essayez toujours, dit Mars comprenant qu'il fallait se résigner.

Il était quatre heures du soir, et le soleil, profitait de cet interrègne au royaume des vents, pour faire fondre la neige tombée. On eût dit qu'un monstre invisible la dévorait.

Voyant quoi, notre berger se répétait le vieux proverbe qui si bien exprime l'inconsistance des neiges de Mars :

Chi d'un durghi lu tò mal vicinu

Che quanté la nivì marzulina. (1)

Pendant que Livantu et Libecciu faisaient leurs préparatifs, le soleil se coucha plus fastueusement que de coutume. Les brebis furent ramenées au bercail, allégées de leur lait, s'agglomérèrent pour le sommeil.

La nuit tomba.

Confluèrent de l'ouest où soufflait Libecciu, de l'est où soufflait Livantu, vers le milieu du ciel, des nefs monstres, des Léviathans aériens, toute leur voilure de chanvre sale gonflée au vent, portant d'énormes cargaisons de pluie.

Les derniers arrivés poussaient devant eux les premiers. Il en venait tellement, tellement, que bientôt le ciel fut trop

(1). Que ta mésintelligence avec ton voisin
Ne dure qu'autant que la neige de Mars.

étroit pour cette flotte innombrable. Alors, ils se bousculèrent, se heurtèrent, se pénétrèrent l'un l'autre, mêlant leurs sombres voilures. Echappés de leurs cales crevées, des torrents d'eau inondèrent le ciel qui fut, dès lors, un océan croulant en trombes.

Si grosse était la pluie et claquait si fort en tombant qu'on eût dit que Libecciu et Livantu la jetaient à pleins seaux. Ils s'y évertuaient, tantôt l'un tantôt l'autre, comme si cette besogne leur rompait les bras.

Sous ce déluge, les brebis s'étaient serrées plus encore, se serraient de plus en plus, se blottissant l'une dans l'autre, confondant leurs haleines et faisant masse de leur résistance, comme de leurs toisons. On eût dit un tas de laine vivant sous la pluie.

Longtemps elles tinrent ferme. Mais leur force faiblit. Dans la détresse qui les envahit tout à coup, elles se mirent à bêler désespérément.

— Plus fort ! plus fort ! disait Mars, tandis que, tour à tour, les deux vents se démenaient pis que démons.

Le berger mit ses bottes, se couvrit de son lourd *pillonu* en poil de chèvre, impénétrable aux pluies, et dans la nuit noire, toute grondante d'invisibles cataractes, bien boutonné et encapuchonné, il alla au secours de ses bêtes.

Sa présence les reconforta. Il les exhortait, les encourageait à la résistance, en les appelant ses chèvres, ses douces, ses tendres brebis.

— O li me picuredi (1)... disait-il, des larmes dans la voix.

Minuit approchait. Et Avril, abondant au port du ciel sur son élégante et blanche goélette toute fleurie :

— Débarrassez ! cria-t-il à pleine voix.

Mars poussa un juron formidable qui roula en coup de tonnerre et dont la terre trembla.

Sa rancune, plus forte que son orgueil, lui dicta la plus humiliante démarche. Monté à bord du vaisseau d'Avril, il adressa à son frère la supplique suivante dont la légende a retenu les termes.

O Aprili lu me fratedu.
Prestami dui di li tò di !
Ch'a lu falzu picuraghiu
Lu vodu fà pinti. (2)
l'di vòdu rumpa in capu
Li cucchiari è li caghii.

(1) O mes petites brebis !

(2) O Avril, mon frère, prête-moi deux de tes jours !... Parce que je veux que ce traître de berger s'en repente !

Je veux les lui casser sur la figure, les cuillers, et les seilles.

Avril répondit très sèchement que telle requête offensait vraiment trop le sens commun et qu'on ne demande pas plus à un mois de prêter des jours, qu'à un homme sa jambe ou son nez.

Mars insista. Il rapporta dans ses propres termes outrageants l'injure à lui faite et n'eut pas de peine à démontrer, qu'elle atteignait, par ricochet, ses onze frères, Avril lui-même par conséquent.

Tant et si chaleureusement plaida-t-il sur ce thème, qu'on se doit, entre fils d'un même père, mutuel soutien, qu'Avril, ébranlé :

— Heureux, serais-je, dit-il, de t'aider dans ta juste vengeance. Mais, — ne m'en veuille pas de ma franchise — je me méfie. Les deux seuls précédents que je connaisse d'un prêt de cette nature, me rappellent à une prudence extrême. Janvier et toi-même avez emprunté à Février, chacun un jour que jamais vous ne lui avez rendu. Le pauvre garçon en a été ridiculement raccourci et en est devenu affreusement méchant. Qui ne rirait de moi si, aussi bien prévenu, je m'y laissais prendre ?

Et Mars de protester de ses honnêtes intentions, de jurer par tout ce qu'il y a de sacré au ciel, cependant qu'Avril réfléchissait.

— Eh ! bien, reprit-il de l'air de qui vient d'arrêter une décision. C'est entendu, je te prête deux jours dont tu disposeras à ta guise. Mais pour que tu ne puisses te les annexer, je te concède seulement mon deuxième et mon troisième, gardant pour moi le premier.

Mars accueillit la combinaison avec un tel enthousiasme qu'il en donna l'accolade à son frère.

Alors, Avril fit geste qu'on désencombrât le ciel.

Aussitôt l'innombrable flotte de Libecciu et de Livantu se dispersa, dans une dérouté aussi prompte que désordonnée.

Et le berger, les yeux levés au firmament redevenu limpide et tout scintillant d'étoiles, s'exclama, avec une expression de gratitude infinie :

O Aprili

Gudili !... (1)

Ce fut un de ces jours si rares, où l'hypocrite Avril fait le saint homme, un de ces jours inexprimablement délicieux dont ces grands nigards de poètes demeurent tellement séduits, ravis, illuminés qu'ils l'en absolvant de ses plus cruelles rigueurs et de ses moins pardonnables perfidies.

Mais le deux avril, à minuit, la pluie se remit à tomber.

(1) O Avril qui réjouis...

Une pluie !... L'éroulement du ciel liquéfié...

Au matin, un irrésistible torrent d'eau creva la frêle clôture du parc et une grappe de bêtes furent emportées.

Les autres, saisies de panique, malgré la présence et les exhortations de leur maître, se dispersèrent dans un sauve-qui-peut éperdu.

Sanglotant, désespéré, invoquant Dieu et les saints, il les rappelait, mais sa voix se perdait dans le tumulte des eaux.

Après une course folle, elles s'arrêtaient, essoufflées, ha-gardes, tremblaient un instant sur leurs jambes écartées et puis se couchaient pour mourir.

Les bottes débordantes d'eau, ployant sous le *pilonu* ruiselant, invraisemblablement lourd, le berger allait, venait, prenait ici une bête, là une autre et, les serrant dans ses bras, sur sa poitrine, les portait à la cabane.

Sa femme l'aida, s'étant couverte d'un *frése* de leur lit. Mais elle ne tarda pas à être aussi peu protégée de l'eau du ciel qui si elle était nue. Car le *frése* se laisse pénétrer par la pluie qui ne fait que glisser sur le *pilonu*.

Ses vêtements, ainsi que cette couverture devenue illusoire, appliqués sur la peau, elle n'était plus qu'un fleuve ambulante, un cours d'eau à figure humaine, comme ceux de la mythologie.

— Il est fou, dit-elle, que des chrétiens meurent pour sauver des bêtes.

Mais le berger s'obstinait, moins par intérêt que par affection pour ses *picurelli*, — ce qui lui était le plus cher au monde après — ou plutôt avec — sa femme et ses deux petits enfants.

Enfin ses forces le trahirent et il abandonna le sauvetage après avoir clamé un adieu déchirant à tout ce qu'il laissait dehors, sous l'implacable déluge.

Il fit le compte des bêtes qu'il en avait tirées : trente-cinq.

Trente-cinq ! De cent qu'elles étaient la veille.

Mars trouva qu'il lui en restait encore trop.

Dès lors Libecciu et Livantu tournèrent leur fureur contre la toiture de la cabane. Ces grands porteurs d'eau savent, quand ils le veulent, souffler la tempête aussi fort — et peut-être plus — que Maistrali.

Solide était cette toiture, en tuiles chargées de grosses pierres. Mais pierre à pierre, tuile à tuile, en un jour d'effort continu et grandissant, ils en eurent raison.

Entre les quatre murs découronnés de la cabane, il plut comme au dehors. La porte étant fermée, l'eau ne s'écoulait pas et, comme en une citerne, montait, montait, noyant les bêtes qui, épuisées, ne se débattaient même plus.

Alors le berger reconnu qu'inégale est la lutte entre les éléments et l'homme chétif.

Ayant ouvert la porte d'où l'eau s'échappa en torrent, il monta sur son lit comme sur un radeau. Sa femme, ses enfants l'avaient étroitement enlacé. Il les couvrit, se couvrit du pilon et, dans sa détresse, la famille se serrait si fort que, sous l'inviolable asile, purent trouver place un béliet et trois brebis.

Mars dit alors à Livantu et à Libecciu :

— Je veux bien lui laisser de quoi se refaire un troupeau.
Et la pluie cessa.

C'est depuis ce temps-là que le 2 et le 3 avril s'appellent *pristacci* (les jours prêtés) et qu'il ne manque jamais d'y pleuvoir à verse.

J. B. NATALI.

LES ILLUSTRATIONS DE LA CORSE

L'Épitaphe d'OTTAVI

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, ce vaillant organe qui, depuis 1864, a contribué à poser et à élucider tant d'intéressantes questions et que M. Georges Montorgueil maintient habilement dans la voie du succès, a souvent inséré des questions concernant Napoléon, mais rarement au sujet d'autres Corses.

Toutefois, dans son n° 1562 (20-30 juin 1922) nous en avons remarqué une qui méritait d'être rappelée dans cette *Revue* où, depuis trois années révolues, nous n'avons cessé d'en poser de semblables. Elle est ainsi libellée :

La « Tribune » d'Ottavi. — J'ai vu au Cimetière Montparnasse, du côté des rues Gassendi et Froidevaux, entre autres monuments curieux, une sépulture assez mystérieuse.

C'est un socle en pierre surmonté par un buste d'homme signé : Carle-Elshaedt, 1842 ; et voici l'épitaphe :

J. OTTAVI

Orateur. — Parent de Napoléon

Né à Ajaccio le 24 juin 1809, Mort à Paris le 9 Décembre 1841,

En descendant de la tribune

Enseignante, publique et gratuite.

ÉRIGÉ PAR SES AMIS ET SES ADMIRATEURS.

Quelle est cette tribune qui coûta la vie au parent — peu connu — de Napoléon ?

A. d'E.

Nous connaissions le funeste accident auquel l'épitaphe fait allusion, ainsi que le Corse notable qui en fut l'infortunée victime. Il nous a semblé qu'il était, en quelque sorte, du devoir de l'éditeur de la *Revue de la Corse* de profiter de l'oc-

casion pour porter à la connaissance des lettrés et des érudits, qui forment la clientèle de l'*Intermédiaire*, la remarquable supériorité intellectuelle de ce parent et compatriote de Napoléon.

N'est-il pas mémorable, en effet, de voir cet enfant d'Ajaccio, devenu un savant et un orateur, attirer autour de lui, par son talent et sa renommée, des amis et des admirateurs assez nombreux, fervents et fidèles pour lui conserver un culte après sa mort, rechercher minutieusement ses écrits dispersés, les publier en un fort volume appelé *L'Urne* (qu'on devine funéraire) et lui élever ce tombeau où son effigie est perpétuée par un buste ? Quelle meilleure preuve pourrait-on fournir de la valeur de l'homme et de la puissance attractive qu'il avait moralement exercée ? Nous avons alors adressé à l'*Intermédiaire* ces quelques lignes qu'il a insérées dans son n° du 10 octobre 1922 :

En posant une question à propos de l'épithaphe d'Ottavi, M. A. d'E. semble en poser une autre au sujet du parent « peu connu » de Napoléon. La réponse suivante le satisfera sur ces deux points.

Joseph Ottavi naquit à Ajaccio le 24 juillet, (et non le 24 juin) 1809 ; sa mère Marie-Ornano, était fille de Louis Ornano et d'Isabelle Bonaparte, cette dernière fille unique de Napoléon Bonaparte, oncle et parrain de l'Empereur ; c'est ainsi qu'il était son parent, comme le dit l'épithaphe.

Après de brillantes études chez les frères ignorantins d'Ajaccio, il fut placé par son oncle, le général Ornano, au collège d'Avignon, en 1821.

Il s'y fit remarquer par une mémoire prodigieuse et une facilité de conception qui lui valut tous les succès scolaires.

En 1828, il vint à Paris pour faire ses études de Droit qu'il quitta bientôt afin de pouvoir s'adonner entièrement à sa passion pour la dissertation et la tribune. Il parlait poésie, mathématiques, physique, astronomie, philosophie, chimie, etc., avec une égale supériorité et une étonnante facilité d'élocution.

Après un Cours sur l'histoire de l'Italie qui fut un succès, il obtint, en 1834, de professer, au lycée Polymathique, l'histoire et la littérature française. Toute l'ardente jeunesse des écoles suivait avec enthousiasme ses Cours dont la réputation attira bientôt les hommes les plus éminents de Paris.

Léon Gozlan, qui a écrit sa biographie, rapporte ainsi l'événement fatal que relate l'épithaphe citée par M. A. d'E.

« Le 4 décembre 1841, il donna le dernier coup à sa constitution ébranlée par la maladie et l'exaltation de sa nature. Non seulement il prit la parole ce soir-là à la salle des conférences de la rue de la

Harpe pour présenter ses opinions personnelles, mais par un de ces tours de force oratoires renouvelés du moyen-âge, il remplaça à la tribune tous les orateurs absents. Il devait payer cher un effort si téméraire. Vers le milieu de la leçon, au moment où il venait de se lancer sur la tempétueuse mer de l'enthousiasme, une douleur vive et brusque à l'aîne l'interrompit.

Un effort violent de la voix avait amené la chute de la hernie dont il souffrait depuis tant d'année. Après une lutte muette avec le mal, il descend mourant de cette tribune où il ne s'était jamais montré plus ingénieux ni plus entraînant. Ses amis le ramenèrent chez lui.

Les diverses tentatives faites dans la nuit pour lui éviter les suites de cet accident terrible et l'opération si grave qui n'en éloigna le lendemain ni les douleurs ni le terme fatal, ont été rappelées et décrites dans le beau langage de la science par le docteur Marchal de Calvi, l'ami de son malheureux et si distingué compatriote ».

Le mal empira le jeudi 9 décembre et Ottavi expira vers minuit. L'abbé Franceschini avait reçu sa confession. Les abbés Casanova et Peretti lui avait administré les sacrements.

Ses amis et ses admirateurs résolurent de réunir et de publier ses écrits répandus dans diverses publications et principalement dans *l'Europe Littéraire*. Une commission fut formée et une souscription ouverte qui permit de lui élever un monument et de grouper ses œuvres en un ouvrage posthume intitulé *L'Urne*, qui parut en 1845 chez l'éditeur Paulin.

Cet ouvrage, devenu rare et qui nous a permis cette réponse, renferme en ses 600 pages de très intéressantes études dont les principales divisions sont : *Histoire, philosophie, politique, biographie, littérature, critique littéraire, beaux-arts, instruction publique, économie politique, etc.*

On voit par cette énumération la variété des connaissances dans lesquelles il montrait toujours une égale supériorité. C'est grâce aux démarches, à l'activité de l'abbé Villanova qu'Ottavi a un tombeau et que les pages qui forment ce volume ont été exhumées des collections de journaux, recueils, revues où il a été les chercher au prix de son temps pour ne pas parler d'autres sacrifices. « Rien ne l'a effrayé, dit Léon Gozlan, rien ne l'a rebuté... si jamais la Corse élève une statue à Ottavi, l'intéressant dévouement de l'abbé Villanova mériterait d'être retracé sur le bas-relief ».

Nous pensons que cette réponse, peut-être un peu longue afin d'être complète, a donné satisfaction au correspondant de *l'Intermédiaire* en même temps qu'elle nous a fourni l'occasion de faire connaître un Corse illustre dont le nom mérite d'être tiré de l'oubli.

A. C.

LE DIRECTEUR-GÉRANT A. CLAVEL.

LES MONUMENTS AUX MORTS de la Corse.

Le Mausolée de Calvi

Le 2 octobre 1922, par une belle matinée corse, a eu lieu, en présence d'une affluence considérable, la remise à la ville de Calvi, au nom du Comité organisateur, du superbe monument érigé, devant les altières murailles de la glorieuse citadelle, à la mémoire de ses enfants tombés pour la défense de la Patrie.

Dès la veille, le train avait amené une foule de spectateurs dont le nombre augmenta le matin par l'arrivée de voitures et d'automobiles provenant de toutes les régions de la Corse. Afin de se joindre à eux, les passagers du *Pélicon* demandèrent la prolongation de l'escale.

Le torpilleur d'escadre *Bouclier*, spécialement envoyé de Toulon, débarqua un détachement de marins pour former un piquet d'honneur que complétèrent, drapeau en tête, la Fédération des anciens combattants et la Société des vétérans de 1870. A côté d'un autel établi en plein air, au pied du monument, se dressait un puissant orgue construit par le maître Duvivier et prêté par lui. Une tribune s'élevait auprès, entourée par les emplacements réservés aux parents, aux autorités, aux invités et aux diverses représentations.

La cérémonie était présidée par M. Landry, député, conseiller général et maire de Calvi, assisté par MM. F. Mangin, sous-préfet, représentant le préfet empêché, le général Maurel, gouverneur de la Corse, Emile Sari, sénateur, maire de Bastia, de Moro Giafferi, député, Casteil procureur général, Vakabrigue sous préfet de Corte, Fabiani et Salvini conseillers généraux, Ordioni premier Président du tribunal civil, Legris, premier adjoint au maire de Calvi et les membres du Conseil Municipal, le chanoine Ricci, curé-Archiprêtre, le chanoine Angelini, curé de Ste Marie, le capitaine de vaisseau Rougier, commandant la marine en Corse, le capitaine de corvette Max de Nantes, commandant le *Bouclier*, la plupart des maires de l'arrondissement et nombre d'autres notabilités de la Corse.

Les membres du comité étaient présents avec MM. Massoni, président, Luchetti, trésorier, C. Orsini, secrétaire, etc. On voit par cette incomplète énumération quelle était la composition de cette imposante assemblée.

C'est au milieu du plus profond recueillement que Mgr Simeone célébra une messe de requiem où les honneurs furent rendus par le piquet de fusiliers marins en armes.



En même temps les chœurs dans lesquels figuraient MM. Ordioni, Anfriani, Mlle Mastagli, etc. accompagnés par l'artiste violoniste Mlle Cerceau, élevaient dans ce pittoresque décor des voix harmonieusement attristées tandis que les puissantes sonorités des orgues, tenues par le maestro Duvivier, ajoutaient une grandeur impressionnante à la belle cérémonie, face au golfe bleu de la Revelata dont la majestueuse beauté semblait emprunter la mélancolie de cette solennelle consécration.

Après l'absoute, l'éloquent évêque d'Ajaccio prononce en termes émouvants l'oraison funèbre des 101 Calvais glorieusement tombés en luttant contre l'ennemi de la France.

Au nom du Comité du monument M. Massoni, pharmacien, en fait la remise à la ville dans une patriotique allocution et témoigne toute la reconnaissance due à l'auteur de ce superbe mausolée, et à ceux qui le secondèrent.

M. Landry, qui reçoit le monument en qualité de maire de Calvi, prononce ensuite un remarquable discours fréquemment interrompu par des ovations prolongées ; nous regrettons de ne pouvoir le reproduire en entier.

L'ancien ministre de la marine glorifie, en de magnifiques accents, les grands morts « qui ont contribué, par leur martyre, au salut de la France, notre mère à tous, odieusement assaillie par un ennemi détestable. » Il témoigne la reconnaissance due à tous ceux qui ont participé à l'érection du monument et surtout à son architecte. « La ville a le devoir, dit-il, d'offrir l'expression d'une gratitude toute particulière à l'homme dont l'activité infatigable et la compétence ont mené à bonne fin, dans les conditions les plus heureuses, une entreprise délicate, et qui tout d'abord, en concevant cette œuvre architecturale, dont nous admirons le style si noble et si élégant à la fois, a bien mérité de sa cité d'adoption. »

Le député de Calvi oublie modestement de rappeler que c'est lui qui a obtenu de l'Etat cette magnifique statue de la Victoire que l'architecte a si habilement incorporée à son œuvre.

L'éloquante péroraison de ce patriotique discours, est accueillie par de telles acclamations que les murs de la citadelle en redisent encore l'écho lorsque M. le général Maurel prend aussi la parole pour saluer la mémoire des soldats glorieusement tombés.

Après lui, le capitaine de vaisseau Rougier célèbre l'héroïsme des marins victimes des monstrueux procédés de la barbarie allemande.

M. Fondacci, Vice-Président de la Fédération des mutilés, émet profondément l'assistance en parlant des souffrances de ses anciens frères d'armes et M. Someriva apporte aux morts de Calvi le fraternel salut de leurs compatriotes de Troulon.

Ensuite le sous-préfet Mangin, vaillant soldat de la grande guerre, vient, au nom du préfet, magnifier, dans un langage inspiré, où la noblesse de l'expression égale l'élevation de la pensée, les héros dont il a partagé les dangers, et soulève la plus vive émotion parmi ses auditeurs.

M. de Moro Giafferi occupe le dernier la tribune en célébrant dans la plus éloquente des improvisations le noble sacrifice de ceux qui sont morts pour que la France vive et dont la mémoire doit inspirer les survivants.

La foule enthousiasmée applaudissait

encore quand les grandes orgues firent entendre la *Marseillaise*, accompagnée par les chœurs des jeunes gens et des jeunes filles de la ville, tandis qu'au loin, les cloches, à toute volée, emplissaient l'air de leurs concordantes vibrations. Calvi eut en ce jour une grande et mémorable cérémonie digne de la pieuse pensée qui inspira le monument comme celui-ci était digne de cette imposante consécration. Mais n'est il pas temps de nommer celui à qui en revient tout le mérite et qui, ayant été à la peine, a le droit d'être à l'honneur ? De même qu'il est intéressant de savoir comment ce résultat, étonnant en raison des difficultés surmontées, put être obtenu par les moyens de fortune les plus divers et les plus sommaires.

En 1910, un continental, M. de Clérambault, recherchant les douceurs du climat corse, acquit aux portes de Calvi un domaine dont il entreprit aussitôt la transformation.

Quand nous le visitâmes, en 1912, c'était déjà un parc élégant dont les allées, aménagées avec art, s'ombrageaient d'arbustes exotiques et de plantes variées complétées par une remarquable collection de cactées et plantes grasses. Nous eûmes le plaisir d'en recevoir un assortiment, savamment catalogué mais le climat parisien, malgré tous nos soins, en décima malheureusement une grande partie.

Dix ans après, ce parc est devenu un merveilleux jardin dont le propriétaire tirera, sans l'appauvrir, les arbustes dont il plantera gratuitement le square pittoresque qu'il se propose de créer parmi les rochers, dans l'espace qui s'étend entre le monument et la citadelle.

Quand eut lieu, près de la gare, en 1913, l'exposition et le Concours agricole de Calvi, ce fut M. de Clérambault qui en dessina les jardins et fournit gratuitement toutes les plantes. Le résultat fut tel que le ministre de l'agriculture lui décerna la plus haute récompense, une médaille d'or grand module.

Déjà, en 1911, ce fut lui qui créa et érigea, dans le cimetière de la ville, le monument consacré à la Mémoire des enfants de Calvi morts pour la Patrie.

Personne n'était donc mieux qualifié pour concevoir et exécuter celui que l'on admire aujourd'hui et qui, avec le pittoresque jardin qui va le compléter, protégé par une grille de 250 mètres, sera certainement une des attractions de la ville de Calvi.

Il ne sera pas sans intérêt de faire connaître par le détail, aux lecteurs de la

Revue, les ingénieurs procédés, constamment improvisés à l'aide desquels on surmonta les multiples difficultés d'exécution; comme il est de toute justice de citer ceux qui, avec le plus louable empressement, ont concouru, chacun selon ses moyens, au résultat si remarquablement obtenu.

La copie des plans, exigée par la Préfecture, a été effectuée par M. Saliceti agent des P. et C. qui a également piqueté sur le rocher l'emplacement désigné par l'architecte, où des fondations de 0,60 cent. ont été pratiquées au moyen de cartouches de chedâite placées et mises à feu par M. Malaspina, entrepreneur.

Tout le gros œuvre est en granit provenant de blocs erratiques situés aux Bergeries, entre la route d'Ajaccio et la Chapelle de N. D. de La Serra, mais dans aucune partie le granit n'est apparent étant partout revêtu d'un ciment fin spécial et d'une très grande dureté qui donne au monument une blancheur éclatante. Des pierres extraites de leurs propriétés ont été offertes par MM. Massoni, Maggi et Puccinelli. M. Masson, ingénieur en chef des P. et C., a également fait don d'énormes blocs rectangulaires restés sans emploi après l'achèvement du nouveau quai.

Les transports des matériaux ont été effectués à des prix de faveur exceptionnels par M. Jean Anfriani qui, d'un autre côté, a apporté à M. de Clérambault un concours particulièrement précieux. Ce héros de la guerre — médaille militaire, 6 blessures, 5 citations, — s'est dévoué à cette œuvre avec un désintéressement absolu et pendant plus de 10 mois n'a pas quitté un seul instant le chantier. Chargé, avec le concours de M. J. Molinari, de la difficile installation des échafaudages improvisés et du montage de blocs pesant, comme les dalles d'entablement, jusqu'à 2.000 kilogs, il a réalisé de véritables tours de force.

La chèvre qui devait les élever à 10 mètres de hauteur était faite d'un accouplement de 4 pins maritimes de 14 mètres que les Eaux et Forêts avaient permis de prendre dans la forêt de Bonifato où l'ingénieur M. Bonavita, directeur de la Compagnie d'électricité, se chargea de les faire abattre. Des poteaux télégraphiques, confiés par l'administration des P. T. T. complétaient cet assemblage primitif. Environ 200 m. de cordages furent prêtés par M. Pinelli entrepreneur.

Les nombreuses poulies nécessaires ont été offertes par des pêcheurs, MM.

Emmanuelli, Donderot, D'Angelis, Molinari et par M. Puccinelli, agent de la compagnie Fraissinet.

Le palan différentiel, indispensable pour monter les gros blocs, a été fourni gracieusement par MM. Mariotti et Alègre, gérants de la scierie mécanique de Calvi qui ont également donné du bois pour la construction des magasins et abris sous lesquels 3 carriers taillaient les blocs amenés bruts de leur lieu d'extraction.

Le système employé pour enlever ces lourdes pierres et les orienter à leur place reproduisait celui des mâts de charge des navires et les ferrures spéciales, provenant d'un bateau démolé étaient prêtées par M. Andreani, forgeron et M. Taglia, ancien carrier, qui fournit également des barres à mines.

C'est avec ces moyens de fortune que les 36 blocs principaux de ce monument du poids de 180.000 kilogs ont été élevés et mis en place assez habilement pour qu'aucun accident n'ait été à déplorer.

Cette belle œuvre architecturale d'une hauteur de onze mètres et dont l'effet est merveilleux se compose de quatre colonnes d'ordre Corinthien surgissant d'un vaste soubassement, aux lignes sobres et sévères élevé sur plusieurs gradins. Elles portent vers le ciel un cénotaphe symbolique de style grec, sur lequel on lit, gravée dans le marbre, cette inscription due au savant Chanoine Angelini.

CIVITAS CALVI
FILII GLORIOSI QUI PUGNANTES
PRO TUENDA PATRIA CECIDERUNT
MCMXIV — MCMXVIII

Les chapiteaux de pierre blanche ont été sculptés, sur dessins, par les statuaires de la maison Monna de Toulouse. Les marbres, provenant des carrières de Carrare, ont été fournis et gravés par MM. Ginti, marbriers à Bastia. La croix de guerre entourée de lauriers (sur le pinacle) et les armes de la ville (sur l'architrave) ont été sculptés gratuitement dans la pierre par M. de Clérambault, à qui on avait demandé 800 fr. pour ce travail. D'ailleurs la plus grande partie des sculptures est due à son ciseau, habile autant que généreux.

Devant ce temple impressionnant s'élanche la « Victoire ailée », admirable statue en bronze, haute de quatre mètres, du grand sculpteur Frémiet, donnée par l'Etat à la ville de Calvi grâce à M. Landry. Dans sa main gauche elle tient la trompette de la Renommée et sa droite dépose une couronne de laurier sur

l'une des deux plaques de marbre qui, à gauche et à droite du socle, portent gravés les noms des 101 Calvais morts comme dit l'insigne « pour la défense de la Patrie ».

Cette magnifique Renommée, fondue par Barbedienne, est l'œuvre originale du maître Frémiet. Elle n'a été reproduite ni dans cette dimension ni dans aucune autre ; Calvi possède donc une pièce unique et d'une grande valeur artistique. Son arrivée ne fut pas sans encombre et vaut d'être contée. L'emballage dans le dépôt de Paris et le transport en Corse coûtèrent près de 4000 fr. malgré les fortes réductions consenties par la Cie Fraissinet qui dut employer spécialement le *Pélon*, bateau ne desservant jamais Calvi, parce qu'aucun autre ne possède un mât de charge assez puissant pour manœuvrer une masse pesant plus de 4000 kilogram.

Le *Pélon* débarqua au nouveau quai, le seul accostable, l'énorme colis auquel la voûte des remparts ne permit pas le passage pour gagner la ville. L'obligeant sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, M. Poggi, directeur des travaux du port, intervint alors fort opportunément, avec le matériel employé au dragage, pour résoudre cette difficulté.

Le ponton-mâtresse enleva la lourde caisse pour la placer sur un chaland ; puis chaland et ponton furent remorqués, par la chaloupe à vapeur, à hauteur de l'ancien quai où la grue du ponton la souleva à nouveau pour la déposer sur les chariots de transport prêtés par M. Alexandre Puccinelli, ainsi que les cordages qui permirent à 50 soldats de la hâler, de la hisser jusqu'à l'endroit élevé où elle devait être déballée. Sa mise en place eut lieu à l'improviste, le dimanche 6 août, à 4 h. du matin, presque dans l'obscurité, afin d'éviter la foule des curieux gênante pour une manœuvre que les moyens de fortune déjà indiqués rendaient particulièrement difficile. Néanmoins, à 5 heures, la haute statue était goujonnée sur son socle, ménageant une surprise au réveil des Calvais.

N'oublions pas de nommer M. Cruciani, menuisier, qui fut l'un des principaux auxiliaires en constituant gratuitement des gabarits pour les colonnes, les caisses à béton, les profils des moulures, etc. travail important et de précision. Les entrepreneurs: MM. Maggi, peintre ; Lenzi, charron ; Guidorni, forgeron, et Andreani ont consenti en faveur de l'œuvre, de fortes réductions

sur leurs factures. M. Flach, avocat, a apporté son utile concours dans certains litiges avec des fournisseurs étrangers à la ville ; et nous en oublions...

Ce louable empressement des habitants, rivalisant de générosité pour élever à leurs chers morts un monument digne de leur héroïsme a permis de surmonter les difficultés pécuniaires.

Les souscriptions des Calvais, en Balagne et ailleurs, produisirent environ 10.000 francs. La municipalité en vota 4.000. MM. Cesari et Semeriva en recueillirent 950 à Toulon. Marseille en envoya 600 et Saïgon 800. L'Etat versera environ 700 francs.

La ville de Calvi doit aussi un juste tribut de gratitude à MM^{mes} de Clérambault et Puccinelli qui déployèrent une intelligente activité dans l'organisation d'une tombola dont les lots, gracieusement offerts, procurèrent une recette nette de 2.100 francs. M^{me} de Clérambault le jour de l'inauguration, fit vendre par de charmantes jeunes filles des insignes en bronze, argent et vermeil, œuvres du sculpteur parisien Pautot, qui rapportèrent 1.700 fr. En outre M. de Clérambault obtint des fournisseurs, comme architecte, des commissions s'élevant à 2.000 fr. versés au bénéfice du Comité. Mais celui auquel la ville de Calvi doit une très grande reconnaissance, celui qui permit d'élever pour 15.000 fr. un monument qui eût coûté le triple avec les moyens ordinaires, c'est M. le général Maurel, gouverneur de la Corse, qui mit à la disposition de l'architecte la main d'œuvre des disciplinaires casernés au fort de Mozello. Pendant plus de dix mois, ces hommes punis fournirent, selon les besoins, tantôt une, tantôt deux équipes de travailleurs, sous la surveillance de leurs sous-officiers mais sous les ordres directs de M. de Clérambault.

D'un autre côté M. le lieutenant Mauprivez, commandant la section spéciale du 173^e R. I. de Calvi, s'appliqua avec la plus grande obligeance, parfois en se gênant, à fournir à M. de Clérambault les corps de métier que le général gouverneur avait autorisés à travailler pour cette œuvre patriotique. Grâce à cette main d'œuvre militaire, des maçons, forgerons, tailleurs de pierres, etc., rétribués supplémentaires par une distribution peu coûteuse de tabac, fournirent environ 3.000 journées sans lesquelles l'érection de ce splendide monument eût été d'une impossibilité absolue, avec les ressources financières dont on disposait. La seule main d'œu-

vre civile fut celle d'un dévoué maçon de Calvi, M Jean Canava.

Le lecteur excusera ce long exposé dont les détails cependant ne nous ont pas paru sans intérêt pour fixer l'historique d'une œuvre d'art dont Calvi peut être fière. Il n'était que juste de montrer le mérite de celui qui l'a conçue et exécutée avec un rare talent et une infatigable activité. M. de Clérambault par la hardiesse de son entreprise, par l'énergie qui en assura le succès, par le dévouement qu'il y consacra, a bien mérité de sa ville adoptive. « Il est de ceux, a dit un des orateurs, qui ne distinguent pas leur existence propre de celle de leur cité. »

Tous les journaux continentaux qui ont reproduit ce beau monument en font les plus grands éloges avec une remarquable unanimité.

On peut être certain qu'à l'avenir Calvi lui devra la visite d'un grand nombre d'étrangers et que tous tomberont d'accord pour reconnaître que cette œuvre architecturale est une des mieux conçues et des plus impressionnantes parmi toutes celles qu'inspira la gloire des héros qui donnèrent leur vie pour sauver celle de leur mère, la France.

A. C.

Nouvelles Bibliographiques

La Société des Sciences, de Bastia, a publié en décembre dernier son fascicule du 3^me trimestre de 1922. (Numéros 341-444) dont les 150 pages sont occupées par deux articles.

M. Jean de Servières, à lui seul, emplit 106 pages avec sa très remarquable étude sur *Les réfugiés Corses à Marseille pendant la Révolution* (1793-1797). Les archives de Marseille renferment à ce sujet une importante série de documents auxquels l'auteur a emprunté non seulement une liste alphabétique de 1.003 réfugiés corses des deux sexes, avec leur âge et leur emploi, mais particulièrement de véritables révélations sur le séjour prolongé dans cette ville de la famille Bonaparte.

On y voit les frères et sœurs du jeune capitaine d'artillerie groupés autour de « Madame Mère » et suivant des fortunes diverses pendant les 17 mois de leur installation à Marseille. Rien n'est plus curieux que l'historique de cette période de transition où se révèle toute la précision de documents d'archives, habilement dépouillés, dont quatre reproductions nous montrent l'écriture et la signature du futur général Bonaparte.

M. Jean de Servières a écrit là un mémoire remarquable qui vient s'ajouter à la collection documentaire dont s'est enrichie la *Société des sciences de la Corse*.

Ajoutons que cette curieuse étude a fait l'objet d'un tirage à part, sous couverture spéciale, formant une assez importante brochure du prix de 3 fr. 50.

Nous ne nous permettrons pas de juger la savante étude sur les *Foraminifères des sables rouges du golfe d'Ajaccio* qui termine cette livraison. Deux planches comprenant 49 figures nous font entrevoir la difficulté de ces minutieuses recherches naturalistes.

Un nouvel Almanach Corse

Bastia éditait chaque année son vénérable *Artigiano* et le plus moderne *Cirneo*; Ajaccio, qui n'avait pas jusqu'ici possédé d'almanach, vient de voir naître : *Almanacu di a Muvra da 1923, prezzu trenta soldi*, qui expose sur sa couverture une gigantesque tête de Mouflon.

D'un format agrandi, et auquel la largeur de ses deux colonnes laisse peu de marges, il contient un grand nombre d'articles variés en prose et en vers, proverbes locaux, fantaisies humoristiques, historiottes sarcastiques, presque toutes en dialecte corse, par les collaborateurs habituels de *A Muvra*, qui sont devenus une légion. Une douzaine de clichés satiriques, que le papier des almanachs empêche de mieux venir, illustrent cette nouvelle publication où pétillent la verve intarissable qui a fait le succès du journal régionaliste dont elle porte le nom.

Nous souhaitons longue vie au vigoureux nouveau né, auquel M. Pierre Rocca vient de donner le jour.

Les cartes postales de la Corse

Tous les touristes qui excursionnent en Corse adressent à leurs amis du continent des cartes postales illustrées, — surtout depuis que la taxe est inférieure à celle d'une lettre. — Mais souvent ils n'en trouvent pas, ou ne rencontrent qu'une fin d'assortiment dont les meilleures sont absentes.

Pour remédier à ces inconvénients, nous conseillons d'emporter un petit album de 20 cartes détachables, *excellamment* choisies parmi les plus pittoresques de l'île, au prix réduit de 1 fr. 75 c. — moins de 10 cent. par carte. (franco, 2 fr., avec recom. 2 fr. 25). Très commode pour correspondre, cet élégant carnet est également agréable à conserver.

Autour de l'église d'Asco

M. l'abbé Trojani, dont nos abonnés ont apprécié la remarquable critique de l'ouvrage de Castelli, *Una colonia Ascolana in Corsica* (nos 11 à 15 de la *Revue*), vient de publier une très élégante brochure qu'il intitule : **Une page d'histoire de la Corse chrétienne** et qui constitue la plus intéressante et la plus précieuse documentation historique, archéologique et religieuse sur la région où il réside, une des plus curieuses et des moins connues de la Corse, dans laquelle on ne peut pénétrer que par les gorges pittoresques de l'Asco.

Il est providentiel que ce petit village d'Asco, isolé au milieu de ses montagnes, ait rencontré un prêtre assez avide des secrets de l'histoire ancienne, assez épris de la passion de l'étude pour se consacrer aux longues et patientes recherches qui lui ont permis d'écrire cet opuscule, véritable tableau historique, malgré son trop peu de prétention, du pays auquel ce savant modeste s'est entièrement dévoué depuis de longues années.

Cette brochure in-8° de 40 pages, un papier de luxe, avec son sous-titre : *Autour de l'église d'Asco*, nous présente, sur la couleur tendre de sa couverture glacée, une vue panoramique qui montre en effet, avec clarté, toutes les maisons du village groupées autour de leur église ; de même que le texte, rapidement parcouru, nous a montré toutes les curiosités de la région groupées autour de leur chef-lieu.

Mais cette église, dont l'entourage évoque tant de souvenirs, elle a subi depuis des siècles les rudes intempéries de la montagne et le peu de ressources des habitants n'a pas permis les réparations qui l'auraient préservée de la ruine menaçante. Son délabrement a fait saigner le cœur de son digne pasteur et lui a inspiré l'idée d'éditer sa brochure au profit de cette œuvre, afin d'aider aux moyens de sauver son église.

Puisse cette intéressante publication, vendue dans ce but 2 fr. 50 cent. (prix trop modeste), lui apporter sans retard les secours indispensables. Nos abonnés, en l'achetant, seront certains d'avoir un ouvrage intéressant et feront une bonne affaire en même temps qu'une bonne œuvre.

En raison de son intérêt historique et archéologique, nous avons prié un de nos érudits collaborateurs d'en faire un compte-rendu qui paraîtra très prochainement.

A Lingua Còrsa

La nouvelle Société *A Lingua Corsa* dont nous avons, en son temps, annoncé l'apparition du premier bulletin : *Revista di letteratura e di studj còrsi*, vient de publier le : *Nummaru II, natale 1922, prezzu, duefranchi*.

La jeune publication régionaliste a conservé son élégance, avec son papier de luxe, mais elle a réduit son format de la moitié pour paraître en in-8°, au lieu de in-4°. Les abonnés n'y perdront rien puisqu'elle a 32 pages au lieu de 16, mais les collectionneurs pourront regretter ce changement, survenu dès le deuxième numéro, bien qu'il soit justifié par la plus grande commodité.

Le comité annonce qu'un fascicule paraîtra tous les quatre mois, en coïncidence avec les fêtes de Pâques, de l'Assomption et de la Noël, dont ce n° inaugure la série.

Il contient neuf art. en langue Corse, sept sont des poésies, deux sont en prose : le premier a comme auteur, dans le sommaire le poète *S. Casanova* et dans le texte *U Monacu* (d'Arbori) ; le second est écrit par le barde Corse *J. P. Lucciardi*.

Au moment où la question du régionalisme préoccupe au plus haut point l'opinion Corse, il est heureux de voir assurer la périodicité de cette très intéressante publication qui s'impose la mission de recueillir, par les articles publiés, les mots et les expressions propres aux dialectes de chaque région afin de faciliter aux linguistes la recherche des étymologies permettant l'unification d'une langue dont la richesse, dit le Comité, étonnera un jour les profanes.

Partitu Còrsu d'Azione

La question du régionalisme Corse, déjà étudiée dans cette *Revue* (1^{re} année, N° 5), avec une indiscutable compétence par notre collaborateur M. F. Santoni, a pris depuis quelque temps une extension qui la met au premier rang de celles traitées par les journalistes corses.

Le journal hebdomadaire *A Muvra*, fondé et dirigé par notre aimable confrère Pierre Rocca, s'est mis à la tête du mouvement, avec l'actif directeur et les rédacteurs de *La Nouvelle Corse*, en créant un *Partitu Còrsu d'Azione* qui a déjà publié des statuts en XXIV articles dont le dernier proclame, comme pères spirituels, Sampieru Còrsu et Pasquale Paoli. Nous voyons dans le Comité,

outre les noms ci-dessus, ceux de MM. Graziani, archiviste départemental ; Abbé Carlotti, curé de Muracciole ; Dr Chiappini, conseiller général ; Costa, notaire à Cognocoli ; le secrétaire Marco Angeli ; le poète Maistrata, etc.

En présence de ce mouvement, nous signalons un très intéressant article ; *Le régionalisme Corse*, signé de la seule lettre G. et paru, le 10 Décembre dernier, dans le grand hebdomadaire parisien dirigé par M. Charles Sancerme, *La voix Nationale*.

La Jeune Corse ayant critiqué cet article a reçu de son auteur, M. Pierre Dominique, une longue réponse insérée dans son numéro du 4 janvier, où elle annonce une prochaine réplique.

On voit que cette passionnante question soulève d'ardentes discussions auxquelles les collaborateurs de notre *Revue*, essentiellement régionaliste, ne resteront pas étrangers.

« L'Artigiano »

La maison J.-B. Ollagnier, de Bastia, vient de faire paraître pour la soixante-huitième fois son petit almanach populaire : *L'Artigiano, lunario corso popolare, arricchito di poesie inedite, proverbi e varie canzonette popolari*. Ecrit entièrement en langue Corse dans ses 48 pages, il est bien la plus ancienne et l'on pourrait dire la plus caractéristique des publications régionales.

Parmi tant d'autres il est la seule qui représente 68 années consécutives de langue Corse et à ce titre sa collection pourrait fournir d'utiles renseignements aux modernes linguistes qui étudient les diverses formes et variantes des dialectes Corses. A la variété de ses proses et poésies Corses satiriques et récréatives, il ajoute, pour l'année entière, les probabilités du temps qui ont en Corse la réputation d'être plus véridiques que toutes les autres prédictions météorologiques. Aussi l'année 1923 s'annonce comme devant lui constituer son 68^{me} succès.

La Corse par la route

Le *Touring Club de France* vient d'éditer, avec le luxe et la perfection que cette grande association apporte à toutes ses publications, un important itinéraire : *La Corse par la route*, avec un second titre : *La Corse en automobile*.

Il se compose de 15 feuillets in-quarto dactylographiés, complétés par une carte schématique d'un format double,

le tout sous une élégante et solide couverture illustrée.

Cet itinéraire, comportant un parcours de 1,029 kil. sera aussi utile aux piétons et aux cyclistes qu'aux automobilistes. Il mentionne la longueur des étapes, les distances d'un village à un autre, les endroits où il convient de déjeuner, de diner et coucher, ainsi que l'indication des hôtels, des sites et monuments, des principales excursions dignes d'attirer l'attention du touriste et, pour les automobilistes, des mécaniciens-garagistes.

La Carte, où l'on peut regretter l'omission de quelques noms, est d'une clarté parfaite et donne immédiatement l'idée d'une excursion générale, en même temps que des possibilités de n'utiliser que certains circuits, selon le temps dont on peut disposer.

C'est un travail important et consciencieux, qui manquait assurément et qui rendra les plus grands services aux touristes, en leur permettant d'étudier à l'avance un fructueux emploi de leur séjour en Corse. Nous ne craignons pas d'avouer, (bien que n'ayant pas été étranger à son élaboration) qu'il n'est pas exempt d'imperfections, surtout en ce qui touche la difficile question des hôtels. Mais on nous a demandé si souvent quelque chose de semblable que nous le recommandons à tous les piétons, cyclistes et automobilistes dont il satisfera un desideratum. Son prix est de 5 fr. et de 6 fr.25 franco et recom.

L'Agenda du P. L. M. pour 1923

Comme tous les ans, l'administration du P. L. M. a édité, en la forme luxueuse à laquelle elle nous a accoutumé, son superbe agenda pour 1923, qui charmera avant, pendant et après le voyage.

Original, ingénieux, documenté, pratique, écrit avec humour, illustré avec art, il renseigne en amusant. 250 illustrations dans le texte, 15 superbes hors-texte en couleurs. Pochette de 12 cartes postales illustrées.

La Corse y est représentée par une nouvelle humoristique : *Le Solitaire de Bonifacio*, de Gaston Volnay, illustré par 4 dessins de Lebel-Riche. La haute fantaisie du dessinateur a figuré un lion de Roccapina que l'on pourrait confondre avec la tour de Sénèque. Non moins fantaisiste, mais très artistique, est la *Vue d'Ajaccio en hiver* par M. Lucien Péri, simili aquarelle d'un coloris très riche, formant tableau ovale détachable sur carton gris-forcé. La Corse est en

outre mentionnée en 6 pages diverses et figure parmi les cartes postales avec une curieuse *procession à Bonifacio*.

Le succès de cette publication est tel que l'édition de 1923 a été épuisée dès la mise en vente et ne se trouve plus aujourd'hui que d'occasion ; ce qui montre que ces éloges mérités n'ont aucun but de réclame.

Prestitacci et Vaqueirieu.

Un abonné du pays d'Arles nous écrit : « En lisant avec le plus grand plaisir la légende Corse *Les jours prêtés*, dont votre collaborateur M. Natali a fait un vrai bijou littéraire, j'ai remarqué qu'une légende identique existe en Provence. Aurait-elle une origine commune avec celle de la Corse ? Il y a toutefois une variante, c'est que dans le pays de Mistral il y est question d'un troupeau de vaches. D'ailleurs un autre de vos collaborateurs, M. Paul Arrighi, a publié, dans le « *Petit Marseillais* » du 7 juin 1922, un intéressant article de folklore comparé, sur les *prestitacci* corses et la légende provençale similaire des *Vaqueirieu* du pays d'Arles. »

Ercole Macone

A la suite de mon article « Les Corses à l'étranger », paru dans le numéro 13 (Janvier-février 1922) de la *Revue de la Corse*, notre compatriote M. A. Toussaint Caneri, écrit du Caire, pour demander si Ercole Macone était du village de *Canali* et non *Canale*.

D'après les données fournies par notre distingué correspondant, on est porté à croire, à défaut d'autres précisions historiques, qu'il s'agit en effet du village de *Canali* près de Cervione et non de *Canale-de-Verde* et que, par conséquent, c'est par corruption que le nom du village en question a été orthographié *Canale* au lieu de *Canali*.

Les précis d'histoire, sont, en grande partie, basés sur les légendes et ici plus particulièrement la légende des *Canalini* entre en ligne, en précisant le mariage d'Ercole Macone avec Margherita Merli de *Carregio* ou *Carreghia* (autre corruption sans doute) hameau de Cervione.

D'autres renseignements prisés à la même source et contenus dans la *Giustificazione della Rivoluzione di Corsica* (1764) viennent corroborer ceux que j'ai cités dans mon article.

Effectivement, la lettre de M. Toussaint Caneri, qui dit en substance que le Colonel Ercole Macone de *Canale* avait été nommé Gouverneur de Chypre, de

même que la maison de ce dernier existe encore au village de *Canali*, vient apporter un facteur nouveau, laissant admettre, sans difficulté aucune, que c'est bien à *Canali*, hameau de Cervione arrondissement de Bastia et non à *Canale-de-Verde*, arrondissement de Corté, qu'est né le vaillant capitaine Corse.

J. DE QUENZA.

QUESTIONS CORSES

N° 31 — Peut-on retrouver trois tableaux corses de Pasqualini ?

Le peintre Pasqualini, né à Gavignano (Morosaglia) et décédé en 1888 à La Porta, a composé en 1843 trois tableaux célèbres, dédiés au Cardinal Fesch, qui sont :

- 1° le portrait du Cardinal.
- 2° une allégorie de la Corse.
- 3° Marius Clodius livré aux Corses.

Ces tableaux n'existent pas au Musée d'Ajaccio. Un lecteur de la *Revue* pourrait-il nous dire où ils se trouvent ? S'ils ont été dispersés en connaît-on au moins un ? UN ABONNÉ PEINTRE CORSE.

Réponses

Doù vient le titre de « Prince de Corbara » ? (Q. N° 29).

Il y a en Italie, deux localités portant le nom de Corbara.

D'abord une commune d'environ un millier d'habitants, située dans la province de Salerne aux environs immédiats de Nocera inférieure. On s'y rend en descendant du train à la station de Pagani qui se trouve immédiatement avant Nocera, ligne de Naples à Brindisi.

Il existe en outre un hameau de ce nom dépendant de la ville d'Orvieto (Province de Pérouse). Vincent Giustiniani paraissant d'après les renseignements fournis, avoir été, durant toute sa vie, sujet des Etats Pontificaux, il semble bien que son titre doive se rapporter à cette seconde Corbara. Il n'aurait donc rien de commun avec la Corbara de la Balagne. NOËL PINELLI.

Cette fois encore, l'abondance des matières nous a forcé, malgré le plus grand nombre de pages, d'ajourner au prochain numéro la *Bibliographie de la Presse Corse* et plusieurs autres articles.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TROISIÈME ANNÉE

DE LA

Revue de la Corse

Pages

I — ART (I) DRAMATIQUE EN CORSE

FRANCESCHINI (Emile)....	<i>Un théâtre français en Corse sous la restauration.....</i>	53
--------------------------	---	----

II — CORSES (Les) A L'ÉTRANGER

QUENZA (Jean de).....	<i>Ercole Macone, de Canale.....</i>	28
-----------------------	--------------------------------------	----

III — DEUILS (Les) LITTÉRAIRES DE LA CORSE

GRAZIANI (Paul).....	<i>Le Comte Colonna de Cesari Rocca. Notice nécrologique (avec portrait)....</i>	129
----------------------	--	-----

IV — DOCUMENTS HISTORIQUES

ARRIGHI (Paul).....	<i>Une lettre inédite de Pascal Paoli...</i>	107
---------------------	--	-----

V — ENIGMES HISTORIQUES

CAPITALI (Pierre).....	<i>Christophe Colomb corse et français.....</i>	114
------------------------	---	-----

COLONNA de CESARI ROCCA (Raoul)	<i>La véritable origine de Christophe Colomb.....</i>	1
---------------------------------	---	---

GRAZIANI (Paul).....	<i>Christophe Colomb et la Corse.....</i>	40, 71
----------------------	---	--------

VIGNAUD (Henry).....	<i>Le lieu de naissance de Christophe Colomb</i>	136
----------------------	--	-----

VI — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

BRIET (Lucien).....	<i>Bonifacio à l'époque néolithique (4^e mémoire) par Fertou (Ch.).....</i>	27
---------------------	---	----

SANTONI (Fr).....	<i>Notes d'un voyage en Corse par Mérimée (Pr.).....</i>	97, 153, 170
-------------------	--	--------------

VII. ETUDES ETHNOGRAPHIQUES.

FORSYTH MAJOR (Docteur C. I).	<i>Survivances linguistiques en Corse :</i>	
	Caracutu.....	26

id.	id. : Alpa et ses dérivés..	59
----------	------------------------------------	----

id.	id. : Vanga et ses dérivés.	91
----------	------------------------------------	----

id.	id. : Gaglinu et ses dérivés.	126
----------	--------------------------------------	-----

id.	id. : Gagliana, Gaglianu.	158
----------	----------------------------------	-----

VIII. — ETUDES HISTORIQUES.

COLONNA de CESARI ROCCA (R).	<i>Fernand Colomb et les « Histoire »</i>	78
------------------------------	---	----

MARINI (DOM Ph.)...	<i>Sampiero en Corse (janv. -sept. 1565 (suite)</i>	14
---------------------	---	----

id.	id. (sep. 1565 — avr. 1566 (suite)	102
----------	------------------------------------	-----

IX. — ETUDES LINGUISTIQUES.

ARRIGHI (Paul).....	<i>Quelques remarques sur l'orthographe corse</i>	18
---------------------	---	----

Etudes Régionales inédites

publiées dans le cours de la troisième année

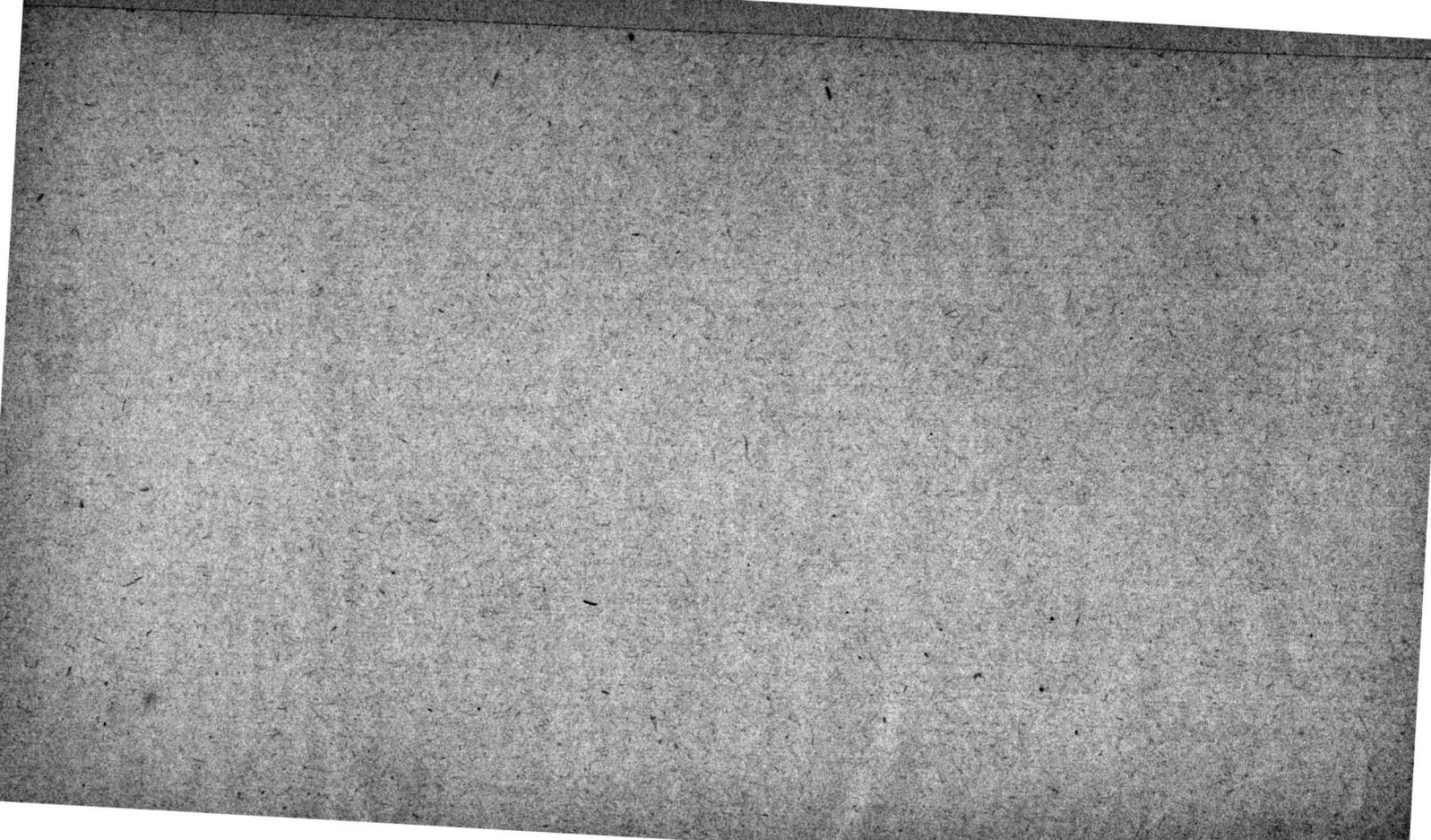
DE LA

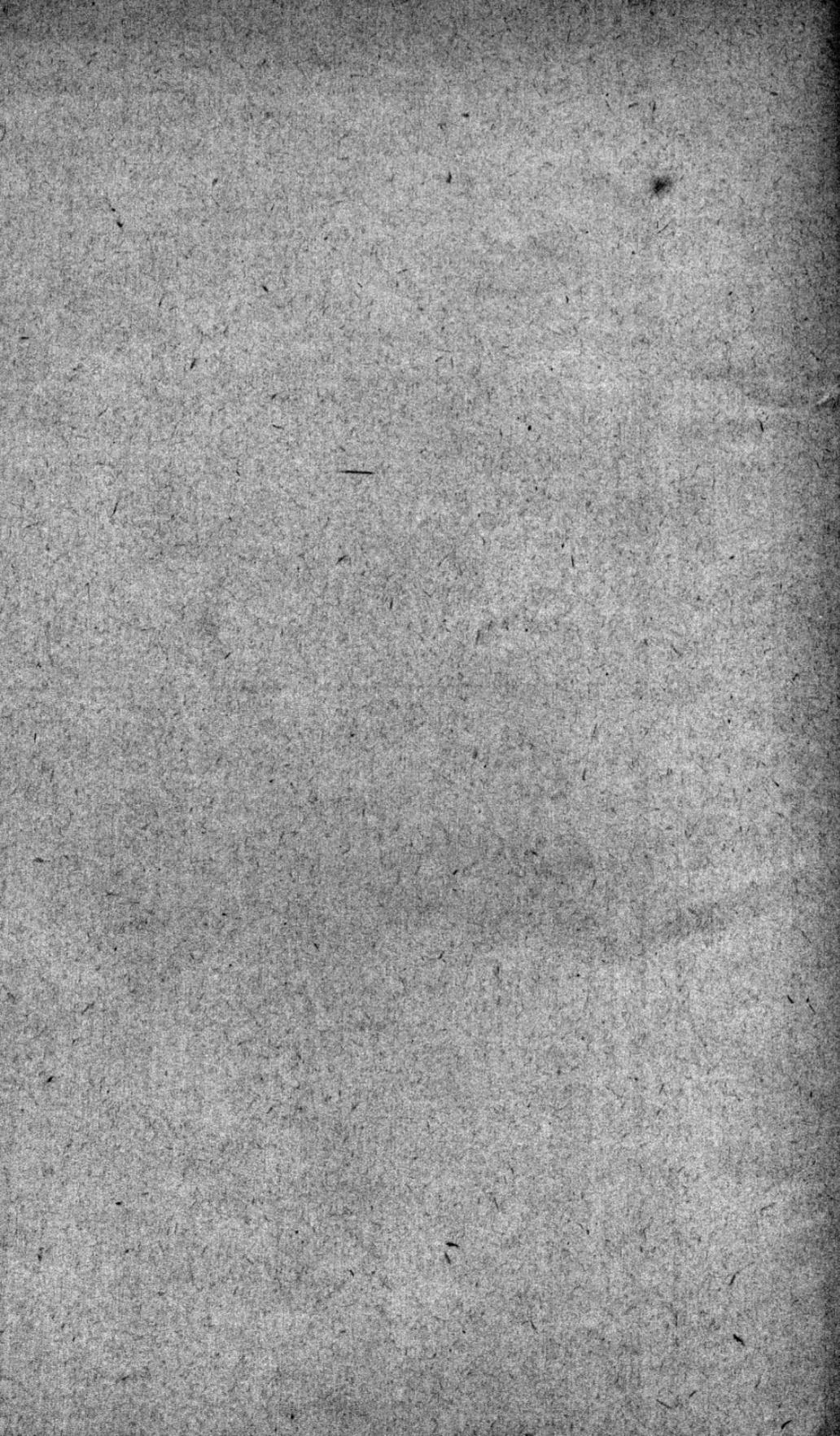
REVUE de la CORSE

ARRIGHI (P.).....	<i>Quelques remarques sur l'orthographe corse.</i>	18
CAPIFALI (P.).....	<i>Christophe Colomb corse et français.....</i>	114
CLARETIE (Léo).....	<i>Bastia littéraire en 1750.....</i>	166
COLONNA de CESARI ROCCA (R.).	<i>La Véritable origine de Christophe Colomb</i>	1
id.....	<i>Fernand Colomb et les « Historie »</i>	78
FRANCESCHINI (E.)....	<i>Un théâtre français en Corse sous la Restauration</i>	53
FORSYTH MAJOR (C.I.).	<i>Survivances linguistiques en Corse..</i> 26.59.91.126.158	
GIUSTINIANI (A.).....	<i>Les Giustiniani.....</i>	81
GRAZIANI (P.).....	<i>Christophe Colomb et la Corse.....</i>	40.71
id... ..	<i>Le Comte Colonna de Cesari Rocca. Notice nécrologique (portrait).....</i>	129
MARINI (Dom Ph.)...	<i>Sampiero en Corse (janv.-sept. 1565).....</i>	14
id.....	id. (sept. 1565-avril 1566).	102
NATALI (J. B.).....	<i>Les jours prêtés (Légende Corse).....</i>	183
QUENZA (J. de).....	<i>Ercole Macone, de Canale.....</i>	28
VIGNAUD (H.).....	<i>Le lieu de naissance de Christophe Colomb.</i>	136

Pages annexes de chaque livraison :

Bibliographie de la Presse Corse depuis Paoli jusqu'à nos jours.
Nouvelles bibliographiques. — Notices diverses,
Questions et réponses CorSES, etc.





Les bons hôtels Corses

(Insertions gratuites)

AJACCIO. — G^d Hôtel d'Ajaccio et Continental. (*Seegers-Vassali*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 12 fr. Din. 14 fr. (sans vin). Ch. 16 fr. Journée comp. 35 fr.

AJACCIO. — Hôtel-Pension des Etrangers. (*J. Baretti*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 8 fr. Din. 8 fr. (sans vin). Ch. 1 lit, 6 à 10 fr. 1 gr. lit, 9 à 10 fr. à 2 lits, 12 à 14 fr. Pens. à partir de 4 j. 15 à 20 fr.

ALBO (près Nonza). — Hotel Paolini. (*Paolini*). Pet. déj. 1 fr. Repas 7 fr. ch. 2 fr. Journée comp. 10 fr. vin compris. gar. gratuit.

CALACUCCIA. — Hotel des touristes. (Mlle Kilina Lupi). Pet. déj. 2 fr 50. Repas sans vin, 7. 50 ; avec vin, 8 fr. Ch. 1 lit, 6 fr. Gr. lit, 8 fr. 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 23 fr. p. 8 jours, 20 fr. p. plus, 18 fr. Gar. 2 fr.

CALENZANA. — Hotel Tarquiny. (*Tarquini*). Pet. déj. 1 50. Repas, 6 fr. ch. 5 fr. Journ. comp. 16 fr. avec vin. gar. gratuit

CERVIONE. — Hotel des voyageurs. (*Madame Laffont*) Pet. déj. 1.50, repas 5 fr. (avec vin) ch. 4 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. gratuit.

ILE-ROUSSE. — G^d Hôtel d'Europe. (*F. Suzzoni*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 6 fr. Din. 6 fr. 50 (avec vin, 2 fr. en plus). Ch. 1 lit. 6 fr. 2 pers. 8 fr. à 2 lits, 10 fr. Journée comp. 16 fr. avec vin, 20 fr. garage, 3 fr.

PIANA. — Hotel Continental. (*Maitrepierre*) Pet. déj. 1.25. Repas, 7 fr. ch. 5 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. 5 fr.

PINO. — Hôtel Ceselli. (*Ceselli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 7 fr. Din. 7.50. Ch. 5 fr. Journ. comp. 12 fr. avec vin.

PONTE-LECCIA. — Hotel Cynos. (*Paul Mattei*) Pet. déj. 1 50. Repas, 6 fr. Ch. 4 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit.

ROGLIANO. — Hotel Zerbi. (Mlle Zerbi). Pet. déj. 1.25. Repas, 6 fr. ch. 4 fr. Journ. comp. 17 fr. avec vin. gar. gratuit.

SAINTE-FLORENCE. — Hôt. d'Europe. (*Agnès Luciani*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 fr. Diner 7 fr. (vin compris) sur com. à partir de 10 fr. Journée comp. 16 fr. sans vin, 14 fr. garage 2 fr.

SARTÈNE. — Hôtel de Provence. (*D. Marcangeli*). Pet. déj. 1.75. Déj. 7.50. Din. 8.50. Ch. 7 fr. Journ. comp. 22 fr. avec vin. gar. gratuit.

VICO. — Hotel des Gourmets. (*Cervetti*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 6 fr., ch. 5 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit.

VIZZAVONA. — Grand Hôtel. (*J. Muraccioli*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 8 fr. Din. 9 fr. ch. 1 pers. 12 fr. 2 pers. 16 fr. 2 lits 18 fr. Pens. p. 8 jours : 25 fr. avec vin. gar. gratuit.

Tous les bons hôtels de la Corse ont reçu nos circulaires. Tous ceux qui ont fait connaître leurs prix figurent dans cette liste. Les renseignements parvenus trop tard, figureront au prochain numéro.

Ouvrages sur la Corse

GRAZIANI et CLEMENTI. *La Lyre Corse*, recueil gravé de 32 poésies corses mises en musique ; (plusieurs avec accomp^{nt} de piano). 1 album 28×18, titre vignette gravé. 52 pages dont quelques unes dépliantes. 1890. . . . 10 fr.
Cet intéressant recueil épuisé a été dédié au président Carnot, lors de son voyage en Corse. Il contient les poésies popul. les plus célèbres : *Canzone, Nanna, Serenata, Voceri*, etc, plus *divari proverbj Corsi* et une *Paghiella* à 3 voix, toutes avec musique gravée.

JAUBERT (L.) *Etude médicale et anthropologique sur la Corse* (taille, attributs, caractères, etc.) *La race Corse, indice céphalique*, etc. avec 9 tableaux et graphiques dont plusieurs dépliantes. 1 vol. broch. X-116 p. 1896, épuisé. . . . 7 fr. 50

Ce remarquable mémoire a obtenu une médaille d'argent de l'Académie de médecine et le prix Godard de la Société d'anthropologie.

DEHAUT (E. G.) *Contribution à l'étude de la vie vertébrée insulaire .. en Corse et en Sardaigne*, avec 3 pl. hors texte dont deux en coul. et 27 fig. dans le texte gr. in-8. 125×175, 104 p. 15 fr.
L'une des planches en couleurs, par J. Terrier, représente le type du cochon corse admirablement reproduit.

DU CASSE (A.) *Le général Arrighi de Casanova, duc de Padoue*, 2 vol. gr. in 8, portrait gravé avec armes, tiré sur chine, rel. demi-veau vert, dos à nerfs, Paris, Dentu, 1866, rare. 20 fr.
Belle édition en parfait état.

N'oubliez pas la propagande pour la Revue.

PROPAGANDE !!!

PRIME GRATUITE. Tout abonné qui procurera deux souscripteurs nouveaux à la *Revue* recevra *franco*, en remerciement, une brochure documentaire de cent pages, trop fameuse œuvre boche, n'ayant pas été mise dans le Commerce, *curiosité* et *rareté* bibliographiques, très abondamment illustrée de photos tirées en bistre avec, sur la couverture, le casque et le glaiive symboles de militarisme et de guerre, brochure douloureusement instructive, digne d'être commentée et conservée par tout français qui n'oublie pas !.. Des circonstances particulières nous ont procuré ces brochures boches quel'un de nos proches parents, rentrant chez lui après l'armistice, en pays occupé, a trouvées en nombre... à la place de son mobilier ! Nous souhaitons que cette prime, d'une réelle valeur, encourage les amis de la *Revue* à intensifier la propagande dont elle a besoin.

UN TOUR EN CORSE

Parmi les publications choisies le plus souvent dans nos bureaux pour leurs illustrations représentant le mieux la Corse, l'album de P. Boisard a eu de nombreuses préférences.

Imprimé sur papier de luxe, en grand format in-8° jésus (25 x 19 c.) ce récit de voyage alertement écrit est supérieurement illustré.

L'éditeur photographe Ch. Mendel, connu pour ses remarquables illustrations photographiques, a voulu faire une œuvre artistique en confiant le tirage de celle-ci à une maison de Nancy spécialisée dans ce travail.

Une vingtaine de photos en diverses teintes sont encadrées par un texte intéressant tandis que cinq planches tirées à part en noir, bleu, bistre, sanguin et orange présentent en petits tableaux des vues célèbres de la Corse.

L'éditeur nous avait fait plusieurs livraisons de cet album coté d'abord 5 fr. puis 6 francs, mais lors de notre dernière demande, voyant l'édition presque épuisée nous avons pris ce qui en restait, de sorte que l'on ne peut plus le trouver aujourd'hui qu'en nos bureaux.

Contrairement à ce qu'on peut supposer en pareil cas, nous profiterons de ce monopole pour favoriser nos abonnés en ramenant le prix à 4 fr. 50 (port et recom. en plus). Les amateurs sont ainsi prévenus que : *Un tour en Corse*, près d'être épuisé, ne se trouvera plus bientôt que chez les bouquinistes et à quel prix ?

L'ANNU CORSU

Almanaccu litterariu illustratu
Antologia Regionalista

Directeurs :

P. ARRIGHI et **A. BONIFACIO**

Un vol. in-8, 200 p. de texte

Avec nombreuses illustrations

Prix : 2 fr.; franco, 2.75 ; recom. , 3 fr.

La « CORSICA » de Novellini

La *Revue* publiera prochainement une notice biographique sur l'artiste corse *Novellini* qui peignit avec un rare talent une allégorie de la Corse, sous le nom de *Corsica*, dont le succès fut très grand. Le graveur Sirouy en fit une habile et fidèle reproduction dont les exemplaires sont devenus aujourd'hui très rares, la planche n'ayant pas été conservée.

Son neveu et compatriote M. J. F. Santarelli n'a pas voulu laisser disparaître ainsi l'œuvre remarquable du peintre Corse. Il a confié à un dessinateur d'un talent éprouvé le soin délicat d'une reproduction qui vient d'être achevée avec une telle perfection qu'elle ne se distingue pas de l'original.

Cette magnifique gravure, tirée artistement sur Chine, à la presse à bras, avec application sur feuille Wathmann spéciale, de 80 x 60 cent. est une œuvre d'art de premier ordre. Tous les Corses devront lui réserver une place d'honneur dans leur demeure.

Loïn d'être une spéculation, c'est un lourd sacrifice que s'est imposé M. Santarelli pour perpétuer la *Corsica* de Novellini, ce chef-d'œuvre régionaliste dont il a déposé pour les lecteurs de la *Revue* des exemplaires dans nos bureaux, au prix de 15 francs, représentant à peine les déboursés de la gravure, de l'impression et du papier spécial. L'expédition peut en être faite par la poste, en un rouleau protecteur, au prix de 17 francs. Nous conseillons la recommandation postale.

Nous sommes toujours à la disposition de nos abonnés, pour leur donner tous les renseignements désirés non seulement sur des ouvrages corses, mais sur tous les autres livres anciens ou modernes de la littérature française. De même que nous pouvons leur expédier des livres ou publications de tous les éditeurs.